

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Situation et devoirs du catholicisme allemand d'aujourd'hui  
De l'injure en littérature  
Pour mieux comprendre l'Angleterre  
La critique des contemporains  
Du concile de Nicée à l'Institut de Beauté  
Une question à propos de l'Inde  
Damase, Pape-né  
Le cas de Jean Ilhas

Eric Przywara, S. J.  
J. Calvet  
Hilaire Belloc  
Henri Massis  
Luc Hommel  
G. K. Chesterton  
Jean d'Escalette  
Henri Ghéon

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une étude de M. De Wulf sur le Cardinal Mercier, Mgr J. Schyrgens. — Liturgie et catholicisme en Occident et Orient, Dom Lambert Beauduin.

## La Semaine

C'est avec joie que la chrétienté a célébré, une fois de plus, la fête du Saint-Père. Les catholiques aiment à prier pour celui qui tient ici-bas la place de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que, fidèle en tout à la grâce divine, il conduise son troupeau dans la voie du salut. Le jour de la fête du Père commun, ils prient avec plus de ferveur encore pour que le Christ daigne accorder à son Vicaire lumière et force surabondantes dans la lourde tâche qui lui incombe.

Avec quelle sérénité le croyant contemple l'anarchie contemporaine! C'est qu'il possède, lui, la douce certitude d'un appui sûr et immuable. De bien regrettables faiblesses, des erreurs aux conséquences les plus douloureuses, des fautes aux suites lamentables, l'Église catholique a connu tout cela parce que, composée d'hommes, elle est et reste largement humaine. Mais au-dessus de ces faiblesses, de ces erreurs et de ces fautes, plana toujours la promesse de son divin fondateur : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elles!* Jamais Pierre n'a erré en matière doctrinale! Et la fierté et la joie du catholique sont grandes, de pouvoir se dire que si tout croule, si tout est nié, si le monde moderne n'a plus ni but ni boussole, il peut, lui, enfant de l'Église et frère du Christ, se reposer en toute confiance sur le pilote de la barque de Pierre. Les grands problèmes de la destinée humaine trouveront toujours leurs réponses essentielles à Rome. Et ce que Dieu a laissé aux libres discussions des hommes importe peu, au fond, à côté de la révélation certaine et authentique; de même que les inconvénients — s'il en est — que peuvent trouver d'aucuns à une centralisation poussée très loin, — ou à des exagérations personnelles, toujours possibles dans une hiérarchie fortement constituée, de l'un ou l'autre dépositaire de l'autorité, — ne pèsent guère devant le bienfait immense d'une Autorité souveraine, gardienne suprême des trésors que l'amour d'un Dieu vint apporter aux hommes. Quand, le 11 février dernier, sur toute la surface du globe, des millions de catholiques voulurent entendre l'émouvant message du Pape et recueillir les paroles mêmes de sa bénédiction, leur attente était faite de tout cela...

Daigne Dieu exaucer les ferventes prières montées de toutes part vers Lui, ces jours-ci, pour que, par S. S. le pape Pie XI, Notre-Seigneur Jésus-Christ soit toujours mieux connu et mieux aimé dans un monde qui est sien!...

\* \* \*

Le R. P. J. de Bivort de la Saudée, S. J., vient de publier, dans le dernier numéro de la *Revue générale*, un bien bel article sur *Le cardinal Mercier et les Conversations de Malines*. Article compréhensif et sympathique que nous avons lu avec un extrême plaisir.

Folie de croire possible un retour collectif des protestants anglais! objecte-t-on, aujourd'hui encore, à la tentative du cardinal Mercier.

De hautes personnalités du clergé catholique anglais s'étaient effrayées d'une des conséquences des « Conversations de Malines » : depuis le début des pourparlers, le nombre des conversions individuelles avait tout d'abord diminué, puis presque entièrement cessé. A quoi bon passer seul au catholicisme si toute l'Église établie « devait bientôt s'unir à Rome? C'était s'imposer inutilement les sacrifices considérables demandés par toute conversion de ce genre. L'objection était forte et la réponse difficile.

De plus, cette attente d'un retour global de l'Église anglicane n'était-elle pas illusoire tant que le parti anglo-catholique (1) ne serait pas plus nombreux? Il suffit de se rappeler la composition de l'Angleterre au point de vue religieux pour comprendre la difficulté quasi insurmontable de réaliser intégralement l'idéal de Malines.

À côté des catholiques et des non-conformistes ou dissidents, c'est-à-dire tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Église d'État — baptistes, congrégationalistes, méthodistes, quakers, etc. — se dresse l'Église anglicane, Église établie « Established Church », seule reconnue officiellement par l'État et dépendant de lui dans son principe. C'était non seulement l'Église établie d'Angleterre mais, par le fait même, toute la « Communion anglicane » (2) que visaient les théologiens catholiques de Malines. Or cette Église, à peu près une dans ses croyances du temps d'Elisabeth, a étrangement évolué depuis lors. Elle est devenue une Église de « compréhension », actuellement divisée en trois grands partis à tendances et à idées très diverses. Et, qui plus est, chacun de ces partis est souvent loin d'être homogène.

À droite, la « High Church » avec d'une part les anglo-catholiques ritualistes, tels que lord Halifax, bien près de nous comme les anciens Tractariens d'hier, et, de l'autre, les anglo-catholiques libéraux avec le Dr Gore, ancien évêque d'Oxford, qui semble vouloir concilier le modernisme avec les principes de Pusey et de Keble. Dans les cérémonies du culte, ces anglo-catholiques ont repris, de fait, sinon de droit, tout ce que la Réforme avait supprimé. Dans leurs églises, la liturgie romaine est adoptée dans toute sa splendeur, on y dit des messes pour les morts, on y invoque les saints et on honore leurs reliques; on rend à la sainte Vierge le culte d'hyperdulie et on inculque aux fidèles la croyance en son Assomption et en son Immaculée Conception. La vie religieuse elle-même est remise en honneur.

À gauche, la « Low Church », foncièrement protestante et antiromaine, plus ordinairement appelé parti évangélique, dont la plupart des membres ont conservé l'esprit de John Wesley, le saint François d'Assise de l'anglicanisme. Très puritaine dans ses débuts, elle garde encore un frais zèle pour les missions lointaines. Toute la doctrine de ce parti peut se ramener au principe protestant : « Le salut par la foi au Christ ».

À l'extrême-gauche enfin, la « Broad Church » à tendances rationalistes modernistes et antisacerdotales. Contrairement à la « Low Church », qui est sans influence intellectuelle, ce parti a des prétentions scientifiques. Il a fait paraître de nombreuses publications antidogmatiques telles que l'*Encyclopædia Biblica*. Ses adeptes cherchent à gagner à leurs idées les clergymen intelligents du pays et ne cachent plus leur scepticisme intégral dans *Hibert Journal* et *The Modern Churchman*, leurs deux principaux organes. À la tête de ce mouvement nous pouvons citer le Rev. Major, supérieur de Ripon Hall, faculté de théologie anglicane d'Oxford, le Rev. Inge, doyen de Saint-Paul à Londres, le Dr Barnes, évêque de Birmingham et le Dr Henson, évêque de Durham, qui hier encore, dénonçaient « les romanisants malhonnêtes épris de l'antéchrist papal » (3).

Cela suffit à montrer la difficulté d'un retour global au catholicisme d'une Église aussi hétérogène. Le cardinal Mercier ne se faisait, d'ailleurs, aucune illusion. Le 25 octobre 1925, il écrivait à l'archevêque de Cantorbéry : « Au cours de nos réunions, à mesure que les échanges de vues se prolon-

(1) Pour éviter toute équivoque, rappelons tout de suite que les anglo-catholiques sont des anglicans et donc des frères séparés.

(2) On entend par « Communion anglicane » l'ensemble des Églises rattachées à l'Église établie d'Angleterre. En plus des églises indépendantes du pays de Galles et d'Irlande, des Églises épiscopales d'Écosse et d'Amérique, on en trouve de quasi indépendantes au Canada, à Terre-Neuve, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud. D'autres, plus étroitement rattachées à Cantorbéry, comme celles des Indes, de Ceylan, du Japon, de Chine, de Perse, etc. On voit assez par cette simple énumération les conséquences mondiales qu'aurait une union anglo-romaine.

(3) Cf. Discours prononcé à la Chambre des Lords, le 14 décembre 1927.

gent... les difficultés du succès final deviennent plus obsédantes et les motifs naturels d'espérer sont moins convaincants » (1).

Il est vrai que le parti d'Halifax fait des progrès rapides. D'après un ritualiste bien informé, dans l'hypothèse d'une séparation de l'Eglise anglicane et de l'Etat, entre 500,000 et 700,000 anglicans opéreraient pour l'anglo-catholicisme (2). Aboutissement normal du mouvement d'Oxford, il est actuellement une force d'autant plus appréciable qu'il est le parti le plus militant de l'anglicanisme. La prière et l'action sont ses moyens de conquête. Le programme du congrès anglo-catholique du 29 juin au 6 juillet dernier (3) nous donne une idée précise de sa vitalité, soutenue par des milliers d'âmes intérieures dont la générosité au service de Dieu rappelle celle des saints. Le congrès a débuté par une messe célébrée en plein air à « Stamford Bridge » et vingt-quatre heures d'intercessions continuelles dans onze églises de Londres. On reconnaît bien là un des procédés infaillibles dont le catholicisme se sert pour assurer à une œuvre les bénédictions divines.

Cette croissance rapide et continue du parti anglo-catholique nous porte à envisager deux possibilités d'un retour de l'Eglise anglicane à l'Eglise romaine.

Ou bien, d'ici quelques années, Rome pourrait songer à s'unir avec les seuls anglo-catholiques dans l'éventualité d'une séparation de ce parti d'avec l'Etat, — on sait combien la situation reste tendue depuis l'affaire du Prayer-Book; — ou bien, dans un avenir plus éloigné, elle pourrait envisager sérieusement une union avec une Eglise anglicane presque entièrement gagnée à l'anglo-catholicisme. En l'une et l'autre hypothèse, l'accord se réaliserait avec les anglo-catholiques, seuls assez proches de nous par leur foi et leur liturgie pour que l'unité désirée paraisse possible. En attendant, le premier rapprochement à faire est celui des cœurs : « Il n'est pas l'unité dans la foi mais il y dispose ».

L'hypothèse d'un retour en masse de l'anglo-catholicisme ne semble donc pas « pour tout homme sensé qui habite l'Angleterre... un beau rêve d'optimisme qui refuse de constater les faits ». S'y opposer en principe et ne vouloir que des conversions individuelles serait aller directement contre les directives des pontifes romains. Elles sont toujours les mêmes : depuis la fin du siècle dernier le fond du problème n'a pas changé. Le 24 août 1896, le cardinal Rampolla, interprétant la pensée de Léon XIII, écrivait déjà à lord Halifax : « Il n'est pas exact qu'à Rome on se borne à désirer des conversions individuelles, ne voulant pas l'union en corps ; il est vrai seulement qu'on ne veut pas d'entraves aux conversions individuelles dont le succès est plus proche et plus facile, tandis que l'on s'occupe de l'union en cor s (4) ». Le cardinal Mercier s'appuyait lui aussi sur l'autorité de Léon XIII lorsqu'il écrivait dans sa lettre du 18 janvier 1924 : « De quel droit limitez-vous l'action de la divine miséricorde ? Agissez tant que vous le pouvez sur les individus ; éclairez, de votre mieux, chacune des âmes que Dieu met sur votre chemin, priez pour elle, dévouez-vous à elle, paraissez : nul ne pourrait songer à vous en blâmer. Mais, qu'est-ce qui vous autorise à écarter les collectivités ? C'est votre exclusivisme qui est condamnable » (5).

Indépendamment des directives romaines et de cette marche de l'anglo-catholicisme vers la véritable Eglise, le seul désir de voir l'Angleterre revenir à la religion de ses ancêtres doit nous faire regarder l'hypothèse d'une « corporate union » comme le seul moyen proportionné à cette fin. La solution des conversions individuelles semble en effet impuissante à résoudre le problème du retour des anglicans à la véritable Eglise. Le *leakage* est trop considérable (6). D'après les catholiques anglais eux-mêmes le nombre des défections s'éleverait en moyenne à 30,000 par an alors que celui des conversions n'atteindrait que 10,000.

Les participants des « Conversations de Malines » étaient donc plus que justifiés dans leur travail pour l'union collective, repris avec tant d'espérance un quart de siècle seulement après la condamnation des ordinations anglicanes.

\* \* \*

Le P. de Bivort de la Saudée analyse ensuite les *Conversations de Malines* en distinguant nettement dogme et discipline, pour conclure :

Dans ce mouvement de convergence de l'Eglise catholique et de l'Eglise anglicane, les « Conversations de Malines » ont été une étape dont nous ne saurions trop apprécier l'étendue. Si elles ont ralenti momentanément le cours normal des conversations individuelles, du moins ont-elles réalisé le premier but désiré : elles ont mis en lumière les points d'accord et frayé le chemin qui, nous osons l'espérer, conduira un jour à l'unité chrétienne.

Pour la première fois depuis quatre siècles, catholiques et anglicans « se sont vus pour arriver à se mieux comprendre » et « pour dissiper les équivoques qui les tenaient à distance ». Ce qui est plus admirable encore, c'est l'atmosphère de charité dans laquelle ces entretiens ont eu lieu. Au dire d'un des représentants de l'Eglise anglicane, le Dr Robinson, doyen de Wells, ils durèrent « des heures et des heures sur les sujets les plus graves

(1) Lettre publiée dans *The Conversations at Malines, 1921-1925*, Oxford University press, 1927, pp. 61 à 69.

(2) Cf. Rev. FR. FRANCIS WOODLOCK, S. J., « Gli Anglicani e la Riunione della Cristianità » dans *La Civiltà cattolica*, 20 mars 1926, p. 523, note 1.

(3) Cf. *The Church Times*, 28 février 1930, p. 265.

(4) Cf. HENRI SAINT-JOHN, O. P. : *Blackfriars*, July 1929, *The anglo-catholic problem*, pp. 1177 et 1178.

(5) Viscount HALIFAX, *Leo XIII and Anglican Orders* (Ed. Longmans, Green and Co. London, 1912), p. 351.

(6) Cardinal MERCIER, *Lettre pastorale* du 18 janvier 1924 sur les « Conversations de Malines », (Ed. Dessain, Malines, 1924), p. 11.

(7) Cf. J. H. WRIGHT, S. J. : *How to stop the leakage* (Ed. Catholic Truth society, London, 1915), et J. L. KING dans *The Month*, juin 1930, pp. 510 et sq.

qui divisent », et cependant, pas un seul « instant la cordialité des rapports n'a été troublée ni la confiance dans l'avenir déconcertée ». (Lettre du Cardinal Mercier.)

\* \* \*

Citons encore le *post-scriptum* de l'auteur à propos de la dernière conférence de Lambeth :

Qu'il nous suffise de signaler ici l'attitude hostile des anglo-catholiques à l'égard de la Résolution 15 (Tolérance — dans certains cas exceptionnels, il est vrai, — des méthodes anticonceptionnelles) et les éloges qu'ils font de l'Encyclique *Casti connubii*. Le fait est bien significatif. Ajoutons à cela un autre incident qui ne l'est pas moins. Le 5 octobre 1930, le cardinal Bourne, revenant de voyage, dans un discours prononcé à Swansea, protesta énergiquement contre la Résolution 15 de Lambeth. Un mois après, paraissait une autre protestation contre la même Résolution 15; elle était signée par quarante-neuf clergymen anglicans de Londres. Ceux-ci employaient les termes identiques à ceux dont le cardinal Bourne s'était servi à Swansea.

Ce serait d'ailleurs porter un jugement inexact sur la dernière Conférence de Lambeth de n'y voir que ce texte qui fait tâche. A côté de ce fléchissement considérable en matière de morale, de passages, soit du Rapport, soit des Résolutions, qui dénotent un esprit encore profondément chrétien. Qu'il nous suffise de citer les quelques lignes concernant plus spécialement le sujet traité dans notre article :

« Persuadés — dit la Résolution 32 — que les desseins de Dieu à l'égard de son Eglise ne seront accomplis que lorsque les membres séparés de son corps seront réunis; persuadés que c'est uniquement par des discussions approfondies que les erreurs et les malentendus seront écartés et l'unité pleinement réalisée, nous exprimons notre admiration pour le courage et la charité dont le cardinal Mercier a fait preuve en organisant les Conversations de Malines, quoiqu'elles n'aient été ni officielles ni pleinement représentatives des Eglises... »

Et dans le Rapport nous ne pouvons lire sans émotion certaines déclarations empreintes d'une humilité propre à conduire un jour à la vérité. « Comme membres de l'Eglise d'Angleterre — nous déclarons les évêques réunis à Lambeth — nous confessons la part de culpabilité que nous avons dans la rupture de l'unité; et nous croyons que l'on ne pourra espérer la réunion dans une fraternité reconstituée que lorsque tous s'uniront dans la pénitence pour la part de responsabilité qu'eux et leurs ancêtres ont encourue dans ces divisions entre chrétiens, si néfastes à la vitalité de l'Eglise. »

Enfin la Commission fait sienne une fois de plus la déclaration de 1908, reprise déjà en 1920 :

« Les desseins de Dieu ne seront accomplis par aucun plan de réunion qui ne comprendrait pas finalement la grande Eglise latine d'Occident avec laquelle notre histoire a été si intimement associée dans le passé, et à laquelle nous unissons encore tant de liens de foi et de tradition communes. Si faibles que puissent paraître à présent les chances d'atteindre un pareil idéal, le sentiment de la Commission est que, dans toute tentative de réunion, il faut avoir en vue l'unité de l'Eglise toute entière; et elle n'abandonne pas l'espoir que l'attitude de l'Eglise de Rome, au moins dans certaines parties du monde, puisse changer dans un avenir assez prochain. »

Ne sont-ce pas là des signes non équivoques d'une étape nouvelle qui nous conduira un jour — nous osons l'espérer — à une solution, au moins partielle, du grand problème étudié dans les Conversations de Malines ?

\* \* \*

Voilà, croyons-nous, le « ton » que devrait avoir quiconque s'occupe de l'Union des Eglises. Soulignez ce qui rapproche et ne mettez aucun persiflage à signaler ce qui sépare; ne pas avoir l'air de se réjouir des faiblesses et des défaillances d'autrui, mais au contraire les déplorer en se félicitant de tout ce qui semble réagir contre elles dans le sens chrétien traditionnel et favoriser les possibilités d'union entre tous les frères du Christ. Un catholique ne devrait jamais perdre de vue cette prière de Benoît XV : *Oh! Seigneur... préservez-nous de toute maladresse qui pourrait éloigner de nous les peuples chrétiens...*

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

# Situation et devoirs

## du

### catholicisme allemand d'aujourd'hui<sup>(1)</sup>

Si nous voulons nous rendre compte de la situation et des devoirs du catholicisme allemand d'aujourd'hui, nous devons d'abord connaître, et la situation et les devoirs de l'époque actuelle en général.

Nous commencerons par examiner quelle est, en fait, cette situation, puis sa signification et les devoirs qui en découlent.

En général on peut dire qu'elle est une sorte de clarification de la période de transition qui a suivi la guerre. Cette époque se considérait comme un « tournant » de l'histoire. Objectivement, et pour nous en tenir à des choses archiconnues, ce « tournant » se manifestait de la manière suivante : retour du sujet à l'objet ; de l'individu à la communauté ; de la pensée pure et autonome à la nature ; de la religion intérieure à l'Eglise.

Et si l'on voulait exprimer en termes d'histoire ce qui, peu à peu, se cristallisait au sein de tous ces changements objectifs, on pourrait dire : retour des temps modernes au moyen âge ; de la contre-Réforme à l'Eglise primitive ; du molinisme au thomisme. Nous savons comment ce « tournant » aboutit à une crise. Nous savons aussi avec quelle facilité, il prit un aspect purement négatif consistant soit en une sorte d'amer repliement sur soi-même, soit en un repos fatigué.

C'est dans ce milieu que s'opéra la clarification.

Derrière le voile de tous ces « tournants » se développa quelque chose qui en réalité ne méritait pas cette épithète.

C'était plutôt un nouveau tassement qui apparut dans tous les domaines et qui visait à remettre toutes choses sur de nouvelles bases.

Nous pouvons le caractériser par deux mots : *Dynamisme* et *Primitivité*.

Cela se manifeste d'abord dans les grandes simplifications réalisées dans la physique moderne. Les découvertes d'Einstein consistent à ramener toutes les lois naturelles à du mouvement c'est-à-dire à la pure dynamique, en d'autres mots à rapporter un mouvement qu'on peut percevoir et dominer à des éléments qu'il est impossible de circonscrire et qui n'ont plus pour l'homme que la valeur d'un point de vue tout relatif.

La science des atomes, s'efforce, avec une audace sans cesse grandissante de réduire les corps les plus élevés dans l'échelle des êtres et les plus qualifiés, à leurs éléments constitutionnels primitifs.

Son but, c'est de construire un monde de pures relations mathématiques entre ces éléments primitifs.

La même tendance se constate dans la technique moderne. C'est le triomphe d'un dynamisme déchaîné dont le roulement accéléré de la machine est le symbole.

D'autre part, dans la mesure où cette technique repose sur de simples calculs de forces et de masses, elle est aussi un exemple de *primitivité*.

Où cela nous mène, nous pouvons le pressentir dans l'art. Voyez par exemple « l'Alexanderplatz » de Döblin (2). Les personnes, les gestes, l'océan des maisons, la nature apparaissent comme des moments, rapides comme l'éclair, d'un seul mouvement formidable : le rythme berlinois. Nous respirons la même atmosphère dans le style de l'architecture moderne. Là règne la rigidité géométrique, les pures relations spatiales, comme cela convient puisque aussi bien le temps qu'on passera dans les maisons bâties en ce style sera lui-même mathématiquement réglé.

Tout cela tend en réalité vers le dynamisme absolu, c'est-à-dire vers cet absolu du mouvement dont Augustin a eu comme la vivante vision quand il appelait la créature « cette pauvre chose qui n'est pas », la considérant comme un pur passage entre ce qui a été et ce qui sera, mais qui n'est jamais véritablement.

Il tend aussi vers une absolue primitivité, vers une division qui va jusqu'au dernier élément, vers ce qui est tellement simple qu'on ne peut le désigner que par sa proximité au néant, par la brutale primitivité de ce qui n'a pour ainsi dire qu'un souffle d'être.

Tout cet ensemble se développe sous trois formes qui, dans leur progrès, conduisent à l'absolu proprement dit.

La première pourrait se nommer : la dissolution de l'individuel dans le collectif. La personnalité est une monade refermée sur elle-même. C'est ce qui reste constant, au milieu du changement ; or, aujourd'hui, la personnalité, par une sorte de dynamisme et de primitivisme, se dégrade jusqu'à n'être plus qu'un élément numérique de la masse, entièrement soumis aux buts de celle-ci.

L'individu n'est plus qu'une goutte dans les grandes vagues de ses mouvements absolus. Le particulier si bien doté qu'il soit, n'est qu'une unité qui s'ajoute au nombre plus grand. Le nombre agit, c'est le mouvement des cent mille. Ce qu'il est importe peu. Au contraire, il sera d'autant plus utilisable qu'il ne sera qu'un pur chiffre. Il est clair que ce qui est en train de se réaliser avec une brutalité sans scrupule, c'est la complète liquidation de ce qui fut l'idéal suprême de la Renaissance et du siècle « des lumières » : la libération de l'individu.

La deuxième forme, c'est la dissolution de l'humanité dans le cosmique.

Autrefois « l'homme cultivé » était en quelque sorte la mesure de toute chose. L'univers, avec l'entrecroisement de ses forces, lui servait simplement d'arrière-fond et de cadre. Ce qui importait, c'était la calme pérennité de cet idéal, son élévation au-dessus de la « primitivité », de ce qui n'est que nature pure.

(1) Discours prononcé à Mayence le 4 septembre 1930 devant l'Assemblée des catholiques allemands.

(2) Allusion à un projet de transformation de « Alexanderplatz » dessiné par Döblin.

Aujourd'hui, au contraire, l'homme n'est plus que l'instrument destiné à dégager les forces de la nature. L'homme cultivé cède la place au mouvement du cosmos. Platon est de nouveau détrôné par Aristote. Ce ne sont plus les idées éternelles qui règnent, mais l'éternelle transformation des choses. L'idéal de la culture, ce n'est plus d'humaniser la nature, mais de l'exprimer le plus correctement possible. Ce n'est plus l'orchestration de la *Neuvième Symphonie* qu'on acclame, c'est le bruit purement rythmé du *Totenmal* de Talhof(1), la primitivité du fracas de l'univers en mouvement.

L'idéal qui a prévalu de Pétrarque à Goethe, c'est-à-dire l'humanisme, est sacrifié sans pitié.

Et nous arrivons ainsi par voie de conséquence à la troisième forme; la dissolution de l'être dans le néant.

De tout temps, il était admis qu'en se tenant sur un terrain ferme, le genre humain pouvait indéfiniment progresser. La fiction de ce terrain ferme est aujourd'hui abolie. Le dynamisme ne connaît plus que le mouvement accéléré, la primitivité, que la pure existence en face du néant. La philosophie religieuse de Paul Tillich est l'expression exacte de la situation. C'est la philosophie de « l'absolue menace ». Tout ce qui est ferme est menacé par le dynamisme.

C'est encore plus vrai de la métaphysique de Martin Heidegger : s'insérer dans le néant : c'est-à-dire la destruction des plus hautes activités dans une primitivité qui n'est plus qu'un face à face avec le néant. Le dernier et le plus solide élément de la Renaissance et du « siècle des lumières », tombe enfin : l'idéologie d'un progrès calme et continu.

Toute cette situation sous ces trois formes a cependant deux significations. Les chefs et les prophètes du temps présent le comprennent d'une façon positive, plus positive qu'à une autre époque. Cette dissolution qui va jusqu'au non être, c'est, pour eux, la libération par une vérité qui ne recule devant rien, par une action dépouillée d'illusions et qui part des profondeurs du néant.

Leur radicalisme s'exprime en cette formule : dénuder tout jusqu'aux racines. C'est une sorte de titanisme en face du néant. C'est une puissante résurrection du pathos de Nietzsche dans « la volonté de puissance ». Mais précisément, cette interprétation paraît discutable.

Le Nietzsche qui proférait cette véhémence rhétorique était en réalité un homme qui portait dans sa poitrine un cœur brisé. C'était comme le dernier soubresaut, contre une civilisation bourgeoise qui mourait d'asphyxie en lui-même et autour de lui.

Le radicalisme du dynamisme et de la primitivité de notre temps dégage comme un arrière-goût de décadence raffinée. On ne peut s'empêcher de penser à la ruine du monde antique. On espère la revivification d'un sang épuisé par un sang jeune. On eut la destruction qu'on n'attendait pas, par la ruée des primitifs : l'invasion des barbares.

Dynamisme et primitivité n'apparaissent pas comme des forces créatrices qu'aucun obstacle ne peut arrêter. Ils prennent plutôt l'aspect d'une volonté raffinée de durer. On espère échapper à l'absolue dissolution en recevant les « fauves » dans un jardin zoologique. Mais on fait comme dans l'empire romain, on se contente d'ouvrir les portes.

La tâche qui résulte de cette situation et particulièrement de sa double direction est claire. Il s'agit de triompher intérieurement de cette double direction.

La décadence raffinée dont nous parlions n'est au fond que la peur cachée de regarder sans voile la situation telle qu'elle est réellement. On ne triomphera de cette angoisse qu'en ayant le courage d'aller jusqu'à la complète vérité. Il ne s'agit plus d'habiller le néant d'oripeaux prétentieux. Il faut le regarder honnêtement en face. Bien plus, il s'agit d'écouter l'appel de l'heure et de lui obéir : l'appel anxieux à s'affirmer, à se protéger, qui est en réalité un appel à se dégager du monde, de la vie et de son propre moi.

Ce n'est qu'alors, quand on se sera libéré par l'absolue vérité, qu'on pourra triompher du négativisme. Le néant n'est rien par lui-même. Ce n'est rien d'autre que la folie de cette espèce d'action qui voudrait créer de rien. Ainsi apparaît la double signification

(1) Allusion à une grande composition scénique, chorégraphique, électrique, musicale exécutée à Berlin et qui visait à symboliser le sacrifice de ceux qui sont morts à la guerre. L'orchestration n'était qu'une suite de bruits confus, rythmés, sans mélodie, ni leit-motif.

de l'appel de l'heure présente. Créer de rien, c'est le privilège de Dieu. Qui veut le tenter par ses propres forces commet la faute mortelle par excellence : vouloir s'égaliser à Dieu. Voici donc l'évident et formidable choix qui nous est offert : ou bien s'attacher à Dieu sans restriction ou bien la perdition.

Toutes les demi-mesures, tous les compromis sont usés. Le Christ et l'antéchrist se regardent face à face.

Ou bien créer de rien dans le plein sens qu'Augustin donnait au mot : *fieri per Deum* : le néant dans la main du Dieu créateur, soumis à son dessein et à sa volonté.

Ou bien créer de rien en voulant singer Dieu...

La situation et la tâche du temps présent réclament donc deux choses. D'un côté, une retraite absolue hors du monde, de la vie et du moi, pour se mettre sous la puissante protection de celui qui seul peut créer de rien. C'est dans un certain sens s'établir dans le néant. D'un autre côté se faire un instrument docile dans la main de Celui qui crée de rien, travailler avec Lui ce qui signifie création hors du néant.

\* \* \*

Le catholicisme d'aujourd'hui est-il capable de faire face à cette situation et d'en remplir la tâche? Car sa situation à lui, c'est précisément d'être particulièrement appelé par la situation du moment et la tâche qu'elle implique. Son devoir à lui, c'est d'accomplir la tâche que la situation impose.

Il est vrai qu'il n'est pas seulement appelé à agir à ce « tournant » mais bien au delà. Mais ce n'est plus un appel à étaler ses trésors comme on le ferait dans un musée. Sa vocation spéciale est celle-ci : faire surgir la vie du sein de la mort. Et cela signifie deux choses : d'abord l'appel de la mort (le grain de blé dans la terre); puis l'appel de la mort créatrice selon la parole de saint Paul qui disait : « La mort qui travaille en nous, produit en nous la vie ».

\* \* \*

On peut distinguer parmi les catholiques allemands trois groupes auxquels cet appel s'adresse. Il les éblouit comme un éclair qui signifierait que le Jugement est déjà sur la maison de Dieu. Mais il les illumine dans la vue de la résurrection pour le salut du monde.

L'appel s'adresse d'abord à ce qu'on pourrait appeler les vieux catholiques, qui représentent le catholicisme tel qu'il existait avant la guerre.

L'appel qui lui est fait dévoile d'abord la grandeur positive de ce groupe. Car c'est précisément à son action que s'appliquait de la façon la plus pressante ce mot : travailler avec Dieu à la création hors du néant.

Le « vieux catholicisme » naquit à l'époque du romantisme. Il se trouvait devant le formidable néant produit par la Révolution, fille du siècle « des lumières » lequel était lui-même, l'héritier de la Réforme. Il était de plus devant son propre néant. C'était un catholicisme insignifiant, mesquinement bourgeois et qui avait l'air de vivre dans un ghetto. Ce qui était plus grave, c'est qu'il était un catholicisme infecté de rationalisme, un catholicisme « éclairé », dont on trouvait la marque non seulement dans les fidèles, mais dans le clergé, dans l'organisation ecclésiastique et jusque dans le culte. C'est pourquoi les grands chefs et les prophètes de ce temps apparaissent devant nos yeux avec un éblouissant éclat.

Voyez Joseph Goerres. C'est une âme de feu, une lumière créatrice répandue sur le chaos. D'un seul coup « l'infériorité des catholiques » disparaît comme un mauvais rêve.

D'un seul coup le catholicisme apparaît comme le centre de l'activité créatrice, Baader, tempérament volcanique, s'efforce de créer une philosophie vraiment catholique. Frédéric von Schlegel et Eichendorff sont les fondateurs géniaux d'une critique littéraire catholique. Adam Müller travaille avec audace à l'élaboration d'une sociologie catholique. Moeller lutte les yeux dans les yeux avec la théologie de la Réforme et avec la philosophie idéaliste pour organiser une théologie catholique fondée sur l'Écriture et les Pères de l'Église. Et dans les personnes d'Otto Willman,

de Mathias Schee-ben, de Guillaume de Ketteler, ces efforts semblent près d'arriver à maturité. Maturité d'une philosophie classique catholique (avec Willman); d'une théologie catholique classique (avec Scheebens); d'une sociologie et d'une économie politique catholiques (avec Ketteler).

Il n'est pas vrai de dire que le soi-disant catholicisme du *Kulturkampf* n'a été qu'une réaction négative. Il représentait au contraire tout au fond, l'offensive du catholicisme romantique dans l'ensemble de la culture allemande : l'offensive créatrice d'une culture catholique contre la culture issue du siècle « des lumières » et du rationalisme. Dans Joseph Görres : l'offensive de tout l'esprit intérieur de l'universalité catholique. Dans Schlegel, Eichendorff, Willman : l'offensive de l'idéal d'une formation intellectuelle catholique. Dans Adam Müller et Ketteler : l'offensive de l'idée catholique de l'Etat. Dans Mohler et Scheebens, l'offensive d'une théologie radicalement surnaturelle contre le naturalisme des trois derniers siècles.

Il n'est pas vrai non plus que la force créatrice de ce catholicisme a été brisée par les luttes qu'il a eues à soutenir avec le Vatican. La décision vaticane était certainement l'épreuve de la vie ou de la mort comme nous pouvons le déceler d'une façon vivante dans les Souvenirs de Hertling. La grande question pour la réussite du catholicisme romantique, c'était l'exacte distinction entre la nature et la surnature. Mohler était si attaché à l'idée d'un développement organique que par moment il semblait douter à qui revenait le primat. Mais du sacrifice jaillit la vie : cette vie magnifique d'où sortirent nos grandes organisations catholiques devant lesquelles l'Allemagne victorieuse de 1870 fut forcée de capituler.

Et enfin il n'est pas vrai que le catholicisme politique et social des décades qui suivirent devint purement extérieur, s'abaissa au niveau d'une presse quotidienne, d'esprit étroit et querelleur.

C'était plutôt une grande épreuve de vie ou de mort. Il s'agissait de savoir si le catholicisme intellectuel de l'époque romantique aurait la force d'agir comme un levain dans la vie publique. Le catholicisme du Centre, des Winthorsts, des Mallinckrodt, les Reichensperger, des Hertling; le Volksverein catholique de Hitzte, sont les résultats brillants de cette épreuve.

Catholicisme du Kulturkampf! Soit; mais effort extrêmement sérieux pour faire pénétrer jusque dans les choses les plus profanes, la culture catholique.

Et cependant « la flèche était dans la chair ». A la lumière de l'appel du temps présent on constate différentes entraves qui paralysèrent ce groupe d'une façon décisive, surtout lorsqu'on eut conclu le compromis qui mettait fin au Kulturkampf. C'est d'abord une paralysie causée par le monde et qui se caractérise par un lent envahissement de l'esprit du monde. Nous constatons ensuite un manque de vigueur provenant d'un catholicisme à caractère prohibitif, qui s'efforce avec angoisse de s'abstraire du monde au lieu d'agir comme un levain dans le monde. Nous constatons, enfin, une nouvelle entrave venant d'un catholicisme purement défensif toujours en réaction servile contre quelque chose, qui se laisse dicter par l'adversaire son programme d'action, au lieu de conquérir le monde. Nous voyons enfin la pire des déviations, celle d'un catholicisme qui dirige une amère critique, contre tout ce qui est catholique. Un catholicisme de compromis avec le monde qui finit par se rapprocher tellement du monde, qu'il lui emprunte ses modes — même les plus usées — au lieu d'agir positivement en puisant dans son propre fonds. C'est cette paralysie qui est apparue dans le débat sur la prétendue infériorité du catholicisme. D'un côté un catholicisme sans critique contre lui-même, qui ne vise qu'à se défendre et qu'à se maintenir; de l'autre un catholicisme téméraire féru de culture moderne et avide de s'y adapter.

C'est cette paralysie qui s'est manifestée si cruellement dans la lutte entre le modernisme et l'intégrisme. Le catholicisme de défense se repliant farouchement sur lui-même, accablant les autres de ses défiances et de ses anathèmes. Le catholicisme d'adaptation aboutissant à ce que le romantisme catholique avait essayé de détruire : le principe d'immanence de l'idéalisme allemand.

L'appel du temps présent met à nu sans pitié la racine de toutes ces faiblesses.

Dans le catholicisme prohibitif, l'angoisse plaintive qui élève barrière sur barrière, parce qu'il veut fuir le sacrifice total qui seul le délivrerait.

Dans le catholicisme défensif : la crainte venue d'un secret

manque de foi, qui n'engendre qu'une défense passive, parce qu'elle fait reculer en tremblant devant le grand risque propre à la Foi.

Dans le catholicisme de critique, le compromis d'adaptation, la peur de la « bête » pourchassée qui est appelée à périr sous le glaive de l'Eglise, mais qui essaye de se sauver, en fuyant le plus loin possible de l'Eglise.

L'appel d'aujourd'hui, c'est un appel sans restriction à la totalité du sacrifice. Il nous faut, comme il est dit dans l'épître de saint Paul, devenir sans patrie ici-bas. C'est la parole essentielle du Seigneur dans la prière sacerdotale « Ne soyez pas de ce monde ». Par le fait même, tombe cette crainte qui fait élever des barrières, car celui qui renonce radicalement au monde est libre. Par le fait aussi tombe cette angoisse de la défense, car celui qui croit fermement, qui a été jusqu'aux racines de la foi, qui s'est jeté aveuglément sur le sein de Dieu, celui-là ne craint rien. Enfin tombe la crainte de l'action. Car celui qui agit d'une façon radicale c'est-à-dire à partir de la mort du grain de blé dans le sol, celui-là dans la mort salue la vie.

\* \* \*

En second lieu, l'appel d'aujourd'hui s'adresse au groupe qui se considérait de son temps de préférence comme un « nouveau » catholicisme. C'est celui du « mouvement catholique » des années qui ont suivi la guerre, jusqu'à 1926 environ. Au point de vue de la situation d'aujourd'hui et tel que nous l'avons connu dès le début, nous devons le nommer dans le sens positif et relatif du mot, un catholicisme de transition.

Il est né de l'expérience de la grande guerre. Il porte par conséquent imprimé en lui des traits que cette expérience provoqua. L'arrachement à cette satisfaction mondaine, à cette béatitude culturelle qui caractérisait l'avant-guerre. Comme le monde auquel on était habitué avait été ébranlé jusque dans ses fondements, l'idée essentielle du chrétien, qui « n'est pas de ce monde » devint de plus en plus présente. Par conséquent, la pesante paralysie qui entravait le vieux catholicisme pouvait se dissiper comme d'elle-même. Le catholicisme redevenait l'élément créateur, dans ce monde bouleversé. Il semblait que quatre siècles s'étaient enfuis comme un mauvais rêve. La vie catholique apparaissait tout d'un coup comme la seule forme de vie possible : c'était un catholicisme objectif : allant de l'acceptation et du service de la vérité objective et des valeurs objectives jusqu'à l'acceptation et le service de Dieu, incorporé à son Eglise. C'était une résurrection du sentiment de la communauté catholique : allant de l'ordre organique dans la pensée et dans l'action, jusqu'à l'insertion organique dans le corps mystique du Dieu fait homme. C'était enfin un réalisme catholique de tout l'homme conçu dans son intégralité, depuis ce qu'il y a de corporel dans la pensée et dans l'action, jusqu'à ce qu'il y a de sensible dans la liturgie.

Mais dès le début, on devait regretter que ce mouvement fut trop intimement lié à l'ébranlement de l'époque. Le catholicisme apparaissait, presque, comme la dernière mode. Ce qui était plus regrettable encore, c'est que dans sa lutte contre toutes les formes du kantisme et du rationalisme, le mouvement s'apparentait au rêve d'un irrationalisme qui s'était emparé des esprits pendant les années de la débâcle (I). Ce qui enfin était de nature à effrayer, c'était de constater au fond de cette grande ardeur une sorte de mauvaise fièvre qui poussait à fuir devant tout ce qui apparaissait comme discipline, organisation, etc., jusqu'à la fuite devant une Eglise juridiquement organisée.

L'appel de l'heure fait voir dans ce groupe une double faiblesse. La première, c'est une sorte d'objectivisme esthétique. L'appel à ce qui n'est pas de ce monde a été entendu. Mais la peur devant le sacrifice qui paralysait l'ancien catholicisme continuait à se faire sentir. On cherchait, inconsciemment sans doute, à travestir cet appel hors du monde.

A la suite de la phénoménologie de Husserl « les vérités idéales »; à la suite de la phénoménologie de Scheler « les valeurs idéales » semblent se confondre pratiquement avec le précepte évangélique de ne pas être de ce monde. En réalité cependant, ce sont encore des choses du monde. Elles sont, à l'intérieur du monde, le pôle opposé à la réalité.

Sont-elles prises pour des choses qui sont au-dessus du monde

(4) Je suppose que l'éminent auteur fait allusion au courant d'idées et de sentiments, contre lequel HENRI MASSIS a écrit sa *Défense de l'Occident*.

ou bien ce qui est au-dessus du monde n'apparaît-il qu'en elles? Alors la conséquence est claire. D'abord le rapport esthétique avec cette pure idéalité sera assimilé à l'attitude religieuse. Ensuite comme la réalité est le pôle opposé à l'idéalité pure, on mettra le dédain esthétique de la réalité à la place du retrait religieux hors du monde. La malfeasance de cette attitude se manifesta par l'extraordinaire stérilité de l'action.

Quelque chose d'éternel et de classique avait été trahi. On refusa de s'engager dans la vie du moment présent. Mais c'était une séparation contemplative avec une « mauvaise conscience ». Ce n'était pas le véritable repos dans la contemplation. L'agitation humaine à laquelle on voulait se dérober adhérait à l'âme comme une agitation intérieure qui, dans la contemplation elle-même, trahissait une fatigue sensible.

La deuxième faiblesse qui se manifestait clairement devant l'appel de l'heure, c'était une sorte d'admiration malsaine pour tout ce qui est vie. On a entendu l'appel à un catholicisme créateur qui agirait dans le néant du temps. Mais on avait hérité du vieux catholicisme une fausse interprétation de cet appel. On opposait l'organique à l'organisation, la libre croissance à la subordination, à la discipline et à la mortification. On veut la vie, mais on voudrait écarter de son chemin le « meurs et deviens » de la vie. Ainsi on en arrive à une conception immanentiste de la vie dont Dieu serait la force agissante intérieure. Ce n'est plus la vie pour Dieu, mais Dieu pour la vie.

Comme le courage de mourir fait défaut, on se contente d'agir d'une façon bienfaisante dans les conditions déterminées par le moment historique où l'on se trouve. Ou bien si quelque chose d'original se produit, bien vite il se rétracte comme une sensitive au moindre attouchement. Et c'est comme plus haut le souci de ce qui vit, mais avec une mauvaise conscience.

On proteste contre tout ce qui porte les traits de la mort, mais on proteste avec angoisse, car pour reprendre les mots de Thomson (*Hound of Heaven*) on retrouve partout la trace des pas de Dieu et sa marche éternelle. L'appel d'aujourd'hui, c'est par conséquent l'appel à s'offrir sans défense aux traits de l'amour divin comme le demandait saint Augustin. C'est l'appel à l'oiseau blessé dans son vol.

Le passage à travers la mort pour arriver à la vie est commencé. C'est en cela que git l'immortelle grandeur du catholicisme de transition. Mais le passage doit se faire selon l'esprit de l'Évangile : S'abandonner complètement et se perdre. Il faut que la perfection classique de « l'objectivisme esthétique » s'abaisse jusqu'à l'humble chaos du perpétuel recommencement qu'Augustin regardait d'un œil si perspicace, comme l'épreuve de la véritable humilité. L'instinct de conservation qui s'affirme dans l'amour pour la vie doit passer par la réalité de la mort, de la dissolution, de la pourriture du grain de blé dans l'humide chaleur de la terre.

Dans une certaine mesure, le troisième groupe qui peut vraiment s'appeler le nouveau catholicisme occupe d'emblée une situation plus favorable devant les besoins et les devoirs de l'heure présente. La raison en est qu'il a été en quelque sorte suité par ces besoins et ces devoirs. C'est pourquoi on ne le trouve pas principalement dans les cercles académiques. Il a sa citadelle au milieu de la jeunesse ouvrière. Cependant il s'est incorporé les éléments les plus fermes du mouvement des jeunes catholiques. L'appel de l'heure a trouvé en eux un joyeux écho. Cela ressemble assez bien à un renouveau de l'esprit des ordres religieux. Tantôt sous l'aspect de dame pauvre; tantôt sous la forme du feu ardent de la vérité absolue, à la manière de saint Dominique et de ses fils; tantôt dans une profonde ressemblance intérieure avec l'idéal du Carmel : être une victime d'amour pour le salut du monde. On trouve en lui le désir d'une liberté pareille à celle de l'oiseau. On y trouve la marque d'une irrésistible aspiration vers la perfection totale.

Et cependant il nous faut le juger à la lumière de l'appel de l'heure. Vu dans cette lumière, nous devons rejeter absolument la faiblesse d'un radicalisme négatif, qui s'attarde à une critique eschatologique. Il mesure tout d'après les principes des plus élevés, mais il est incapable d'agir d'après ces mêmes principes.

Nous devons encore condamner la faiblesse d'un intégralisme de programme qui reste prisonnier de la grandeur idéale de ce programme. Il veut constamment ce qui est grand, mais il est incapable de réaliser d'en bas, lentement, dans les petites choses son idéal de grandeur et de pureté.

L'appel d'aujourd'hui éclaire d'une lueur fulgurante les causes profondes de ces déficiences. Il manque encore — malgré la volonté de sacrifice — de se donner enfin sans réserve. Dans ce sacrifice,

on décèle une forme subtile de l'orgueil. On veut se distinguer des autres hommes par son attitude sacrificielle. Il y a dans cette complaisance une espèce d'aristocratie qui fait qu'on se considère comme trop bon pour le monde et dans cette complaisance une forme dégradée de la peur du monde.

L'esprit complet d'abandon et de sacrifice prend la figure (dans un radicalisme négatif) d'une fuite devant le travail responsable dans le monde. Et la clarté certaine du point de vue dissimulé (dans les programmes intégraux) la fuite devant l'humble travail quotidien, dans la patience et les accommodations nécessaires.

L'appel d'aujourd'hui est donc l'appel à la perfection du sacrifice, c'est-à-dire à son humilité. Dieu seul est le juge des vivants et des morts, parce que lui seul est séparé, différent de tout ce qui existe ou peut être pensé en dehors de lui.

La créature au contraire est essentiellement posée dans le monde pour accomplir la mission de Dieu. Dieu seul est le tout, dans l'absolue simplicité. La créature est par définition composée, divisée, soumise au devenir.

Son œuvre ne peut donc jamais se soustraire aux caractères inhérents à tout être créé. La vraie preuve que la création est vraiment perdue en Dieu, la mesure dans laquelle elle l'est, c'est la mesure dans laquelle elle sait se tenir humblement dans son rôle de créature. Il reste l'héroïsme inflexible du sacrifice. Mais le sacrifice réel concret, il faut le trouver dans l'humilité, dans la terre à terre du travail de chaque jour.

Dans la réalité historique d'aujourd'hui, il agit avec la vue très nette de la fin possible d'une Europe possédée par une technique démoniaque. Mais précisément c'est l'appel à la plus grande objectivité du travail positif. Ne pas orienter son travail vers des résultats tangibles, mais marcher dans des directions qui en réalité sont impénétrables.

D'une façon plus précise encore, c'est l'appel à passer de la funeste prétention d'une action purement créatrice à l'humilité du service.

Tout ce qui est créateur et tout ce qui s'y rapporte signifie Dieu. C'est là le signe de notre ineffable parenté avec Lui. C'est la grande ressemblance de « l'analogie de l'être ». Mais il n'y a vraie similitude et parenté que si dans cette même parenté, dans cette ressemblance on reconnaît la transcendence de Dieu qui est au-dessus de tout. C'est la grande dissemblance de « l'analogie de l'être ».

L'idéal d'une vie intérieure parfaite est le signe de notre parenté avec Dieu considéré comme contenant en lui-même toute vie. Mais tout dépend du degré d'humilité avec lequel on se considère comme membre, moyen, instrument, de ce qu'il y a en dehors de nous de plus limité de plus unilatéral, tels l'organisation, le groupe dont nous faisons partie, etc.

Le sentiment que dans notre âme sans cesse ballottée nous ne parvenons pas à accomplir toutes les possibilités que nous sentons en nous est certes comme une préparation à voir Dieu seul en toute chose. Mais ce sentiment n'est vraiment pur que s'il se laisse humblement concrétiser dans l'accomplissement des signes qui nous sont données.

L'idéal d'une vocation et d'une responsabilité personnelles exprime certainement le béatifiant contact avec le Dieu qui envoie. Mais il ne se purifie que par l'humble travail de « la recrue dans le rang ». L'idéal d'une indépendance critique venant de ce qu'il y a de premier et de plus élevé exprime certes tout le sérieux de ce passage du sermon sur la montagne : « Vous ne pouvez servir qu'un maître ».

Mais tout aussi importante est l'obligation de faire son service, à son rang, dans l'action. L'idéal d'une justice absolue en tout, implique qu'on regarde Dieu comme la source de toutes les idées, de toutes les valeurs, de tous les idéaux. Mais il ne réalise qu'en s'accommodant humblement, paisiblement aux exigences du moment présent. Dans cette lumière, dans cette interprétation de l'appel de l'heure présente, s'accomplissent, dans les profondeurs, l'union de l'ancienne et de la nouvelle génération, de l'ancien et du nouveau catholicisme et, parmi eux des différents groupes et des différentes tendances.

C'est d'abord une communauté dans l'aveu de ses fautes. Dans toutes les faiblesses que j'ai signalées, il s'agit de liquider la Réforme, mais surtout la réforme en nous-mêmes, sa « protestation » en nous. Les faiblesses de l'ancien catholicisme se ramènent toutes à un principe : protestation secrète contre le monde tel que Dieu l'a fait et l'a sauvé, jusqu'à ce que celui qui proteste devienne lui-même la proie du monde mauvais.

Dans la faiblesse du catholicisme de transition c'est la protes-

tation du « moi » qui veut se conserver dans une pure idéalité loin des atteintes d'une Eglise juridique brutale dénuée de sainteté. Dans la faiblesse du nouveau catholicisme, c'est la protestation iconoclaste de l'idéalisme absolu contre le « style » des réalités religieuses.

C'est pourquoi il faut maintenant procéder à une liquidation positive. Il faut dégager le ferme noyau de toutes ces protestations.

Il y avait dans Luther, la passion du converti qui s'irritait contre tout ce que dans la vie de son ordre il considérait comme une mesquinerie : vouloir assurer son salut par l'exécution servile de certaines règles et de certaines pratiques. Il y avait en lui comme un incendie directement allumé au feu divin à travers tous les obstacles. Sous certains de ses aspects, l'esprit de Luther se rapprochait du sens profond des hymnes d'une sainte Thérèse.

Mais la passion du converti à un besoin absolu de l'humilité qui mûrit, de l'humble progrès qui se réalise de plus en plus paisiblement à travers les conflits qui surgissent dans la vie ordinaire et quotidienne. C'est pourquoi Demfle a raison, quand avec sa rudesse tyrolienne il reproche carrément à Luther son orgueil.

Nous devons également nous tourner vers un autre élément qui a dominé la personnalité de Luther. Il faut sauver son augustinisme. Dans l'augustinisme de Luther, il y a une contradiction — qui existe déjà dans le véritable augustinisme. C'est de ne voir que l'Augustin antipélagien sans l'admirable humilité de l'Augustin antidonatien. Quand Augustin avertit qu'on doit supporter avec paix les « faux frères », il condamne déjà indirectement la brûlante colère de la Réforme et ce qui en est résulté.

Et sans aucun doute le défaut de Luther apparaît encore plus clairement, dans son indignation contre saint Thomas ou plutôt contre les écoles qui, de son temps, se réclamaient de son nom. Mais l'instinct était juste. Sans doute, comparé à Augustin, Thomas n'est que l'esprit systématique, qui, avec un soin extrême, cherche à tout concilier. Saint Augustin, par contre, c'est un énorme brasier de théologie et de philosophie catholique fondues ensemble. De la richesse inépuisable d'Augustin sont sorties toutes les nuances de la vie religieuse catholique.

Mais Thomas est l'intermédiaire solide et sans surprise, le conciliateur devant lequel tous les excès passionnés se tempèrent. Il est le trébuchet de la véritable humilité catholique. On peut donc conclure que la liquidation positive de la Réforme peut se résumer en cette formule : Toujours et à nouveau saint Augustin, mais par le canal de saint Thomas. Cette communauté négative dans la liquidation de la Réforme, doit se parfaire en une communauté positive. Toutes les hérésies et particulièrement celle de la Réforme dérivent d'un point de vue unilatéral, au service d'une simplification passionnée. Elles veulent être comme Dieu qui seul est le Simple : *Deus simplex*. La simplicité de la créature réside au contraire dans l'humilité de son absolue dépendance à l'égard de Dieu.

En elle-même, elle est toujours livrée aux tensions qui dérivent de sa nature composée. Par conséquent comme disait saint Augustin elle est essentiellement : *Creatura mula bilis*, toujours en route ! Elle est nécessairement cet inquiet qui ne peut jamais se reposer dans une simplicité intérieure mais qui ne trouve son repos qu'en Dieu qui seul est Simple. C'est pourquoi comme le remarque énergiquement le cardinal Newman, l'Ecriture-Sainte exprime toujours par des contrastes son idéal de vie. Et ce point de vue s'applique admirablement à notre question. Quand le Seigneur, dans sa prière sacerdotale indique aux siens, la voie à suivre, il ne leur prescrit pas seulement, soit de ne pas être de ce monde, soit d'être dans ce monde, mais tous les deux à la fois et chacun sans atténuation.

Ne soyez pas de ce monde, comme moi-même je ne suis pas de ce monde, c'est-à-dire en participant en quelque sorte à cette transcendance de Dieu qui est au-dessus de tout ce qui existe. Soyez dans le monde, comme moi j'ai été envoyé dans le monde, c'est-à-dire en participant à la gradation du fils de Dieu dans le monde, dégradation poussée jusqu'à l'esclavage, jusqu'à la mort de l'esclave sur la croix. Il importe de ne pas atténuer cette tension.

Tel est l'appel spécial de l'heure actuelle à l'ensemble du catholicisme allemand. Il s'agit de transformer un catholicisme de culture, en un catholicisme de la gloire de Dieu. Sans doute, le catholicisme de culture a sa part de vérité. Donner à tout le travail profane, à tout le progrès du monde une orientation religieuse. Mais ce qui est arrivé facilement, ce qui arrive encore, c'est de

dégrader le Dieu de majesté de la Trinité et celui du Secret de la Croix, jusqu'à ne plus être que de soi-disant buts idéaux du travail culturel bourgeois.

Il a fallu les grandes catastrophes, la tempête et le feu de la vision d'Isaïe pour qu'on se jette à genoux, qu'on se couvre la tête devant l'éblouissante majesté de Dieu et de la création et qu'on n'écoute plus, dans son propre cœur, que le doux murmure de la voix qui se fait entendre au milieu de la nuit. Il reste à vaincre un christianisme anxieux du salut car un tel christianisme est la conséquence inévitable — bienfaisante, d'ailleurs, en une certaine mesure du christianisme de culture.

Le Dieu qui dans un but idéal s'est fait le Dieu pauvre n'en reste pas moins le Dieu de majesté. Cela apparaît clairement dans ce fait que l'humiliation du Dieu fait homme ne parvient pas à nous détourner d'une recherche anxieuse de salut et de certitude qui peut aller jusqu'au scrupule. Dans cette recherche angoissante se dissimule le sentiment bienfaisant de l'incommensurable grandeur de Dieu. Mais dans ce sentiment, il y a une épine. On veut se reposer en Dieu dans un repos terrestre.

Ce christianisme de salut est un puissant appel au seul vrai christianisme : celui qui consiste à se livrer totalement au service de Dieu.

Il faut se perdre soi-même, perdre son âme tremblante de crainte dans le service de Dieu. Il faut abandonner le souci de son propre destin pour se confier entièrement à Dieu qui aura soin de nous. Car ce soin est un attribut de Dieu. Mais pour en arriver là, il faut vaincre ce qui peut rester d'anxieuse passion dans ce don total. Il faut se débarrasser d'un christianisme qui respire la mort et la nuit.

Mort et nuit, ce sont cependant bien les mots décisifs pour désigner ce dont il est question : ne pas être de ce monde, dans toute la force du terme. Mais il s'y mêle facilement un dernier effort pour échapper à ce qui est vraiment l'emprise de Dieu sur nous. Pour qui est mort, tout est fini. Il est entré dans le repos. Celui qui a offert le sacrifice suprême a en même temps apaisé Dieu et en un certain sens (par la magie du sacrifice), il a enchaîné Dieu. Or cela exprimé en termes nets, c'est en quelque sorte se refuser à Dieu en se rendant inutilisable à son service. Ce n'est pas l'abandon total qui fait se perdre en Dieu, c'est le raidissement de l'héroïsme devant Dieu.

Un christianisme de mort et de nuit c'est un appel à s'élever, à travers soi-même et en quelque sorte et au-dessus de soi à un christianisme des enfants de la lumière, dans la lumière. Dieu est lumière et la nuit signifie que notre lumière à nous doit se perdre dans la lumière de Dieu. Dieu est vie éternelle et la mort signifie que toute notre vie doit être transformée dans la vie de Dieu.

Mais cela signifie enfin qu'il ne s'agit pas d'un christianisme extatique qui s'attache désespérément à cette lumière et cette vie qui est Dieu, fût-ce dans un élan d'amour pareil à celui de Marie-Madeleine au matin de Pâques. Ce serait encore un dernier reste de ce christianisme de culture et de salut dont nous parlions plus haut : Dieu considéré comme l'instrument de mon bonheur et de mon repos. Puisqu'il s'agit de vivre dans la lumière, dans la vraie vie qui est Dieu il faut se laisser envoyer par Dieu dans le monde, pour être la lumière du monde.

Cet abandon à Dieu, cette dissolution du moi dans sa lumière et dans sa vie n'apparaissent vraiment purs que si on accepte d'être envoyés dans le monde. Il faut être comme la lumière qui se consume dans le flambeau posé la montagne pour éclairer le monde; comme le sel qui est semé sur le monde qui se corrompt facilement pour éviter qu'il ne pourrisse.

Le monde et la chair sont d'autre part ce contre quoi l'Ecriture élève les plus pressants avertissements. Mais celui qui est envoyé sera placé comme une lumière au milieu des ténèbres du monde. Il doit avoir assez de confiance dans le Dieu qui l'envoie pour croire que la lumière restera dans la lumière. Il sera semé comme du sel dans les pores de la chair. Mais il doit avoir la confiance que le Dieu qui l'envoie, qui le laisse en quelque sorte s'infiltrer dans la chair et le livre à une telle aventure, fera que l'esprit reste dans l'Esprit.

Ce qui en dernière analyse importe par-dessus tout, c'est comme le demandait saint Paul de ne pas s'estimer trop haut pour supporter aveuglément les conséquences de la mission qu'on a reçue. C'est d'avoir assez d'humilité pour se laisser dépouiller des magnificences des enfants de Dieu pour partager la misère des enfants

de ce monde. Avez en vous, disait saint Paul aux Philippins, les sentiments dont était animé le Christ Jésus.

Car Dieu est, comme Créateur, celui qui fait jaillir la lumière des ténèbres. Comme Sauveur, il est le Sauveur du Vendredi-Saint, le Sauveur au moment où le monde et la chair, les péchés, la mort semblent avoir atteint leur dernière et décisive victoire : la mort de Dieu. L'appel de l'heure présente au catholicisme allemand, c'est donc l'appel à la Croix. Il ne faut pas, disait saint Paul, que la Croix du Christ soit enlevée! *Ne evacuatur crux Christi*. Il ne faut pas qu'elle disparaisse, c'est-à-dire qu'il ne faut pas, à sa vue, se tourner vers un bonheur mondain qui passera. Il ne faut pas qu'elle disparaisse en ce sens qu'elle ferait concevoir le christianisme soit comme une religion larmoyante et fatiguée, soit comme un triomphe de la Croix. C'est un appel à la fête active de l'*Invention de la Croix*. « Chercher pour trouver » afin que nous soyons trouvés dans le sacrifice total. Trouver pour chercher afin que dans la croix, par la croix, nous soyons trouvés dans l'éternité du royaume de la Résurrection. C'est un appel vers le secret intégral de l'*Exaltation de la Croix*. Exaltation de la Croix parce que seul celui qui est élevé sur la croix « attire tout à lui ». Mais exaltation de la Croix, parce que c'est elle qui donne l'élevation avec le Fils, à la droite du Père, dans l'Esprit-Saint qui remplit le monde.

ERIC PRZYWARA, S. J.

(Traduit de l'allemand par Fernand Deschamps.)

## De l'injure en littérature.

Je me suis pris à méditer sur le rôle de l'injure en littérature en lisant le très curieux livre d'André Billy sur *Les Ecrivains de combat*. Dieu merci, c'est une méditation rétrospective : nous avons perdu le goût de l'injure; sauf quelques jeunes gens excités qui s'y adonnent encore parce qu'ils n'ont pas d'autre moyen pour se faire remarquer, les écrivains normaux se contentent d'avoir raison ou d'avoir de l'esprit. C'est la manière française et chrétienne. Au reste, si nous revenons, avec André Billy, sur le passé, il nous apparaît clairement que l'injure qui se surajoute à la raison et à l'esprit n'en augmente pas le prestige mais se fait accepter en leur compagnie, tandis que l'injure qui ne s'ajoute qu'à l'injure donne la nausée.

Dans son histoire de la littérature polémique, André Billy ne remonte pas plus haut que le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le roi du genre est Voltaire qui l'a défini par cette formule lapidaire « les livres où on dit des injures à son prochain pour gagner de l'argent »; il aurait dû ajouter : ou pour soulager sa poche à fiel. Les pamphlets orduriers qu'il répandait sans les signer et en les désavouant ne lui rapportaient rien, si ce n'est une joie malsaine de salir. Il trouva en face de lui un polémiste qu'André Billy ne néglige pas mais qu'on n'estime pas en général à sa vraie valeur; c'est Elie Fréron. L'homme avait des tares : il aimait l'argent et le plaisir et on devine les compromissions où il lui arriva de s'engager pour s'en procurer; mais il ne vendit pas sa plume et il garda jusqu'au bout la verdeur de son esprit. Il avait une manière ouverte, allante, coupante qui fit saigner plus d'une fois les philosophes. Plus lourd que Voltaire, il était moins tortueux que lui et moins ami de la caporalie.

C'est surtout au XIX<sup>e</sup> siècle que la littérature militante s'est développée grâce à la multiplication des journaux quotidiens. Il est rare qu'on injurie le prochain quand on s'est donné le temps de réfléchir et de modérer son pouls. Mais, justement, les conditions de la presse moderne ne permettent pas de réfléchir; à la minute précise où on reçoit un coup, et dans la fièvre qu'il a provoquée, il faut le rendre. Attaqué à 4 heures du soir, il faut contre-

attaquer à 5 heures. Il ne s'agit plus d'avoir raison; il s'agit d'impressionner le public par la violence de la riposte. Car c'est bien un vrai duel : les antagonistes sont dans le « ring » et la foule les excite, prête à les applaudir ou à les siffler. On n'a pas le temps de feuilleter le Littré pour y chercher le mot juste et mesuré qui traduira une idée en perfection; le mot le plus gras et le plus vil sera le bienvenu; aussi bien il s'agit moins d'exprimer une idée que de placer un coup de poing.

Dans cet art de la boxe spirituelle se sont distingués des écrivains de race qu'André Billy nous présente, en quelques mots ou en quelques pages, avec des traits précis et justes. Paul-Louis Courier, pamphlétaire à la Voltaire plus que journaliste moderne; Armand Carrel, journaliste convaincu qui mourut des suites de sa profession; La Mennais, le prophète excité; Louis Veillot, le journaliste-né, l'esprit fait homme; Rochefort dont chaque article était un duel commencé; Jules Vallée, le plus grand des polémistes révolutionnaires; Edmond About, l'esprit normalien égaré dans l'invective; Paul de Cassagnac, ou l'injure gasconne; Jules Barbey d'Aureville, l'artiste de l'insulte; Léon Bloy, l'exaspéré, notre plus grand inventeur d'injures; Clemenceau, l'homme aux terribles boutades; Jaurès, à l'injure tonitruante; Péguy, dont l'insulte était aussi généreuse que large; Mirbeau, le rhéteur de l'ordure, si toutefois ce titre ne convient pas mieux à Laurent Tailhade; Edouard Drumont, qui mordait avec apreté. Quelle lignée et quels talents! Je ne sais pas si beaucoup de genres littéraires pourraient produire un pareil palmarès.

André Billy suppose que nous les connaissons surtout par ouï-dire, et qu'il ne nous vient pas à la pensée d'aller ouvrir les livres où reposent leurs invectives mortes; pour nous rafraîchir la mémoire, il nous cite quelques-unes de leurs meilleures pages. C'est surtout ce florilège de l'injure qui a alimenté ma méditation.

L'injure qui est un gros mot, une sorte de crachat, l'injure à la Mirbeau, à la Tailhade est décidément misérable. Aussi misérable est l'injure qui souligne en l'exagérant un défaut corporel; dire à un ennemi qu'il louche, que son nez le précède, que sa bosse le suit, qu'il manque de cheveux ou qu'il en a trop, c'est le blesser sans profit pour soi-même ou pour la vérité. A moins que ce défaut corporel ne s'accompagne d'une prétention qui en révèle ou en accentue le ridicule: on ne saurait en vouloir à un pygmée d'être pygmée à moins qu'il ne fasse le matamore et prétende terroriser ses entours. C'est ce contraste qui rend piquante la caricature. Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes* était borgne; Veillot soulevait le rire universel en proclamant son admiration pour Buloz « le grand Buloz qui d'un seul œil peut contempler deux mondes ». Et Buloz ne pardonna jamais à Veillot, non pas de l'avoir traité de borgne, ce qui eût été anodin, mais d'avoir sou ligné un contraste qui le ridiculisait à jamais.

L'injure la plus douloureuse, celle par conséquent qui produit le plus infailliblement son effet, c'est celle qui revêt la forme, comme on l'a dit plaisamment, d'un procès de tendance. Nous avons tous notre point faible; c'est cette ligne flottante vers laquelle nous entraîne le plus fort de nos mauvais instincts et au delà de laquelle notre défaut dominant deviendrait un vice qu'il n'y aurait plus moyen de dissimuler. Si nous sommes attachés à la vertu et à l'honneur, nous arrivons à maîtriser les incartades de l'instinct et à cacher les agitations et les efforts que nous coûte cette victoire. L'adversaire perspicace, l'ennemi éclairé par la haine, discernent nos hésitations et nos luttes; ils voient où tend notre nature; et ils le disent. La malignité publique leur donne raison. Devant ce tribunal de l'opinion, qui est sans principes et sans moralité, on se relève difficilement de ce procès de tendances. Voilà pourquoi ceux qui l'osent encourent une responsabilité si grave; mais ceci est une autre affaire.

L'injure s'explique et se justifie presque lorsqu'elle est une

arme défensive. L'Évangile recommande de tendre l'autre joue à l'ennemi qui nous a donné un soufflet. Le geste évangélique, dans le journalisme, ne ferait pas recette parce qu'on ne le croirait pas sincère et qu'il passerait pour une lâcheté. Il est des cas où la modération dans la réponse est une habileté certaine; mais il est des cas où seule la vivacité en impose. Fréron, couvert d'immondices par Voltaire, aurait été sifflé et méprisé s'il avait pris une attitude académique; il mordit son ennemi à belles dents, si bien qu'il mit les rieurs de son côté et inspira une crainte salutaire à tous les feuillistes qui auraient été tentés de marcher sur les traces de Voltaire. Veullot qui gardait dans la polémique sa bonne humeur et qui savait et acceptait la règle d'un jeu où il faut encaisser » avec le sourire, perdit au moins une fois patience. Son journal, *l'Univers*, avait été supprimé par la police impériale; il se trouvait donc sans armes. C'est le moment que choisit son confrère, *Le Siècle*, pour l'attaquer brutalement et sur un point particulièrement délicat : le *Siècle*, journal célèbre pour ses tripotages financiers se permettait de signer *l'Univers* par ce titre, *La maison Patouillet, Nonotte et Compagnie*. Il s'attira cette foudroyante riposte :

« Votre article est intitulé : *la maison Patouillet, Nonotte et Compagnie*, comme si *l'Univers* avait un lieu où se fissent les trafics. Il ne faut pas donner à entendre de ces choses-là, et vous souffrirez que je vous crie : Casse-cou ?

» Nonotte et Patouillet, compère, ont défendu la vérité à leurs dépens, et les rédacteurs de *l'Univers* de même. Personne jamais n'a ouï dire qu'ils eussent rédigé des prospectus, ni manipulé aucune commandite, ni tendre aucuns gluaux au peuple des bailleurs de fonds. Je ne prétends pas que ce soit un crime de faire cela, je dis qu'ils n'ont pas fait cela.

» Et s'ils l'avaient fait, ce ne serait point à vous, compère, de les lapider. Ne vous souvient-il plus d'une maison Jourdan et C<sup>te</sup> qui brochait de la littérature appliquée à la production des dividendes et d'un *Journal des Actionnaires* qui finit par filer un assez mauvais coton ?

» Soyez onctueux, mon ami, rien qu'onctueux; vous glisserez mieux dans les mains qui vous pourraient prendre.

Quelle élégante manière de ne pas dire à quelqu'un qu'il est un voleur !

Hors le cas de légitime défense, je ne vois guère que deux choses qui puissent je ne dis pas justifier, mais excuser jusqu'à un certain point, l'injure. C'est le risque et c'est l'ardeur de la conviction. Le risque confère à tout ce qu'il couvre une certaine noblesse. Lorsque le journaliste, en risquant une injure, risque sa peau, comme le fit Armand Carrel, on peut regretter ce qu'il dit, on s'incline devant la manière dont il le dit. Mais l'héroïsme-papier, comme le disait récemment dans *Europe* Jean-Richard Bloch, est un exercice assez vil. Il aurait été plus commode à Polyeucte d'écrire dans les revues de son temps un article très violent sur la nécessité de renverser les idoles que d'aller les renverser en effet. Il est plus commode de vilipender dans une feuille des hommes paisibles ou impuissants que d'écrire un mot juste qui ferait perdre la chance d'être décoré ou son gagne-pain. Quiconque ne veut rien risquer doit apaiser sa rhétorique et glisser dans l'onction qui permet de glisser entre les mains des ennemis. La chaleur de la conviction peut aussi expliquer les écarts de plume. Péguy certes manque souvent de modération et de charité; mais il était emporté par l'idée qui le brûlait, et comme il vivait douloureusement sa conviction, il méprisait les hypocrites qui vivaient de leurs opinions. Les saints ont droit à l'invective parce qu'on ne peut pas la leur retourner. Péguy pouvait injurier Jaurès parce que Jaurès ne pouvait pas injurier Péguy. Mais nous sommes sur une pente dangereuse : qui jugera la sincérité d'autrui et la valeur des

consciences? A ce point de vue, rien ne peut excuser l'article ordurier de Laurent Tailhade contre Déroulède ou l'article frénétique de Léon Bloy contre François Coppée. Sur le terrain religieux où entraît Bloy, il faut être bien sûr de sa foi pour incriminer celle des autres et de sa vertu pour représenter celle des autres comme une tartufferie. Et on tombe facilement dans la goujaterie.

Quelqu'un me glisse à l'oreille que l'invective peut avoir une autre excuse, le talent. Assurément un « torrent d'injures », disposé avec art, et qui va crescendo, comme le couplet de Péguy sur Jaurès, qui ramasse en courant les métaphores pittoresques, qui s'orchestre d'onomatopées inattendues, est une assez belle chose. Mais la rhétorique peut imiter l'art véritable; avec un peu de tour de main on y arrive. Il est facile après tout, si on est un tant soit peu canaille, de ramasser des mots dans le ruisseau; le dictionnaire, qui est sans pudeur, en fournit une collection impressionnante; en mettant bout à bout tous ces accessoires, si peu qu'on soit sollicité et tenu en haleine par quelque haine recuite, on peut écrire un beau morceau. Mais cela ne prouve rien que la bassesse d'une âme qui a été capable de respirer le relent de cette cuisine sans arriver à l'asphyxie.

L'injure littéraire est un genre mort : Nous sommes fatigués des paroxysmes. Nous voulons de la raison et de la mesure. Nous sommes fatigués de l'héroïsme-papier, nous voulons de l'héroïsme vécu; et plus on avance dans l'héroïsme vrai, plus on se méprise soi-même et moins on se sent porté à mépriser les autres. Et puis, nous savons que la vérité n'a pas besoin de l'invective; elle est fille de la charité et ce n'est que dans la charité qu'elle trouve son plein éclat.

J. CALVET,  
Professeur à l'Université de Paris

## Pour mieux comprendre l'Angleterre...

### Les deux politiques étrangères de l'Angleterre

Pendant les deux siècles que l'Angleterre fut un Etat aristocratique, depuis la fin de la monarchie avec l'expulsion de Jacques II, en 1688, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la politique étrangère de l'Angleterre s'inspira d'un seul principe directeur et demeura essentiellement invariable. Ce fut cette continuité qui assura à l'Angleterre son grand avantage sur ses rivaux, en matière internationale. Et une telle continuité fut possible parce que, au lieu des variations dues au caractère changeant de monarches héréditaires, on, ce qui est pire, à des assemblées s'essayant à faire de la démocratie, un groupement social, un corps qui ne mourrait jamais et dont tous les membres étaient familiers les uns aux autres — la *Gentry* — dirigeait la chose publique anglaise. Cette *Gentry* voyageait; elle connaissait le monde; ses membres étaient étroitement unis, de manière que les talents de l'un suppléaient aux défauts d'un autre; ils formaient ainsi une sorte de personnalité collective et durable possédant toutes les capacités; ils constituaient une classe dirigeante qui décidait des affaires de l'Angleterre, y compris de ses affaires étrangères.

Le principe fixe sous le signe duquel s'écoulaient ces deux siècles, fut l'agrandissement et la grandeur du pays par le moyen des rivalités continentales. Le plan fut amèrement critiqué par les ennemis de l'Angleterre; son succès fut attribué parfois à la grande richesse du pays et parfois à une espèce de fourberie secrète, particulière au tempérament anglais. La vraie raison était bien plus simple, elle eût dû être obvie à quiconque prenait la peine d'étudier l'Angleterre et de se rendre compte de ce qu'elle était alors. En ces temps-là, l'Angleterre était une communauté gouvernée — et contente d'être gouvernée — par une petite classe choisie qui tenait tout entre les mains. Le membre typique de cette classe

survit toujours parmi nous, et c'est à lui que l'on donne, dans un sens technique, le nom de *gentleman*, mot qui a, évidemment, bien d'autres significations. L'Angleterre dominait les mers, elle avait expulsé les Français des Indes et du Canada, et reconstitué l'empire colonial après la perte des treize colonies américaines, elle n'avait cessé de croître en richesse et en puissance — et jamais pourtant, durant tout ce développement, une coalition ne se forma contre elle. Longtemps avant que n'en monta la menace sur l'horizon, la *Gentry*, cette classe admirablement formée, compétente, choisie, avait veillé à ce que les membres possibles d'une coalition se querellent entre eux, ou que les plus dangereux aient les mains pleines avec des dissensions intestines.

Cela ne veut, évidemment, pas dire que l'Angleterre créa les guerres ou déclancha les révolutions : mais cela veut dire que, grâce à son organisation aristocratique qui la maintint unie à l'intérieur et fixe dans ses vues extérieures, elle fut seule à tirer parti de toutes les situations qui se présentèrent.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la trame aristocratique qui avait donné toute sa force à la vie publique anglaise, commença à se décomposer. Les dissolvants furent au nombre de trois : une finance internationale qui se développait, de moins en moins identifiée à la Cité de Londres, la croissance des grandes villes et la *Gentry* trahissant toujours davantage son propre idéal. Le tempérament aristocratique des populations, c'est-à-dire leur capacité de reconnaître un *gentleman* et leur désir d'être gouvernés par des *gentlemen*, fut miné par l'effet graduel de la vie dans les grandes villes où les masses furent séparées de leurs chefs naturels, les *squires*, anciens et nouveaux. Jusqu'en 1880, plus de la moitié des Anglais étaient encore nés et élevés dans des villages soumis à des *squires*. Plus tard, beaucoup d'entre eux allèrent s'engouffrer dans les villes, mais en conservant l'empreinte reçue pendant leur jeunesse. La génération suivante fut une génération de citadins qui ignorait tout de l'ancienne classe dirigeante.

Néanmoins, cette classe continuait à détenir la part principale du pouvoir, mais un élément apparut qui était destiné à l'ébranler : la presse démagogique faisant appel aux nouvelles populations citadines. Le premier numéro du *Daily Mail* fut le symptôme de ce qui devint une rapide révolution sociale en cette matière. Le changement fut masqué par la permanence à la surface de l'ancien gouvernement aristocratique, mais l'âme s'en évaporait. Mais jusqu'à nos jours, une forte tradition de gouvernement aristocratique a survécu. Le changement bien combiné allant du soutien de Berlin au soutien de Paris effectué par le *Foreign Office* pendant l'année 1904 était dans la meilleure de nos anciennes traditions. Mais bientôt après, un nouveau facteur entra en jeu auquel la grande guerre donna une importance décisive.

Stratégiquement, l'Angleterre a cessé d'être une île ; la suprématie sur mer n'est plus une garantie d'invulnérabilité. Joint à cela, les expériences de la Grande Guerre, telles que l'usage généralisé du poison, le massacre des civils et la puissance du blocus général, et d'autre part le développement prodigieux des Etats-Unis, modifièrent complètement le caractère des problèmes internationaux.

Si la *Gentry* détenait encore tout le pouvoir, et si l'Angleterre était encore un Etat aristocratique, il n'y aurait aucun doute sur la direction que prendrait en ce moment la politique étrangère anglaise. Elle viserait à former un bloc occidental puissant dans le but d'assurer la paix, de recevoir le ferme soutien de ceux qui, comme nous-mêmes, ont à gouverner d'importantes populations mahométanes, ont de lourdes dettes envers les Etats-Unis, ont la plus longue et la plus haute tradition de civilisation, et ont tout à perdre par une révolution à l'intérieur, ou des troubles internationaux entre les diverses parties de l'Europe. La conservation et l'union intime de toute l'ancienne civilisation contre les trois périls : du communisme russe, d'une Prusse défaite, irritée et jamais satisfaite, et d'une domination économique américaine, serait le seul principe directeur de notre politique étrangère si nous étions encore, comme autrefois, une nation dirigée par un petit corps permanent de supérieurs reconnus et admis.

Mais parce que nous n'en sommes plus là, un second type de politique étrangère a fait son apparition et nous sommes ballottés entre les deux. Ce second type de politique étrangère, essentiellement démagogique et donc ignorant, s'accroche aux formes du passé sans comprendre l'esprit qui animait ces formes. Le propriétaire mi-inculte — ou tout à fait inculte — d'un journal populaire, incapable d'apprécier le changement survenu en Europe

et dans les armements, pense que l'adoption de cris contre telle ou telle nation étrangère et la fomentation de querelles continentales sont toujours choses bonnes et utiles ; il imagine toujours l'Angleterre invulnérable grâce à sa maîtrise des mers ; et, ne comprenant aucune autre langue que la sienne, il éprouve une affinité naturelle pour le Nouveau Monde et le *Big Business* (Haut Commerce). Ils représentent pour lui le « Progrès ». Il est tout disposé à négliger l'Europe (dont il ne connaît rien sauf les vulgaires hôtels cosmopolites), à la mépriser et à se réfugier sous la protection des Etats-Unis. Dans le même temps, la finance internationale devient définitivement non-anglaise. Ses intérêts sont divergents de ceux de l'Angleterre : non pas légèrement ou dubitativement comme il y a trente ans déjà, mais manifestement et toujours davantage.

Il est bien clair que la conduite de l'Angleterre en matière internationale est en ce moment partagée entre ces deux politiques étrangères qui ne forment pas deux camps opposés, mais qui créent plutôt entre elles une confusion et une hésitation. Une fois, nous essayons de nous entendre avec Moscou, une autre fois, nous ne voulons d'aucune entente ; aujourd'hui nous soutenons le plan prussien d'un nouveau partage de la Pologne, et demain nous reculons et nous nous y opposons. Nos porte-parole dans la presse et au Parlement saisissent toute occasion pour insulter personnellement leurs collègues français ou pour attaquer futillement le nouvel enthousiasme italien ; et l'occasion suivante est employée pour essayer de redevenir amis. Pendant une ou deux semaines, ils sont tout disposés à protester contre tel plan maritime américain ou contre le tribut payé aux Etats-Unis ; tout de suite après, comme politiciens, ils acceptent l'argent américain pour écrire, en sous-ordres, dans la plus mauvaise presse d'outre-Atlantique, où ils plaident leur culte de la puissance américaine et leur confiance dans la protection américaine.

Si nous n'y prenons soigneusement garde, nous, Anglais, cette confusion et cette vacillation engendrera de la faiblesse en face de nos rivaux — et le résultat de cette faiblesse sera : le désastre.

#### La crise de 1931

Que la situation financière de l'Angleterre soit très grave, est devenu un lien commun. Ce qui l'est moins, encore que ce soit plus important, c'est que la situation réelle du pays est ignorée par la masse de l'opinion cultivée. Demandez à l'Anglais cultivé moyen, où en sont nos finances nationales, et il ne pourra que vous répondre vaguement qu'il y a de quoi être anxieux. Pourquoi, et jusqu'à quel point, et pour quelles raisons, il ne pourrait vous le dire.

La situation n'est pourtant pas difficile à comprendre, bien qu'elle soit camouflée par l'énorme confusion résultant de la publicité, de la plaidoirie et du mensonge, et surtout par une fausse terminologie.

D'abord, une situation financière nationale est en rapport avec la situation économique de la population, sans pourtant s'identifier avec elle. La situation financière d'un pays se juge à la capacité de son gouvernement de remplir ses propres obligations financières. Dans le cas de l'Angleterre, cette capacité du gouvernement est d'importance spéciale parce que les particuliers anglais tirent une part considérable de leurs revenus de la banque et de l'assurance, en d'autres mots, de très nombreux étrangers paient un tribut spécial à des anglais pour services financiers. Ces étrangers agissent de la sorte parce qu'ils considèrent comme particulièrement stables le gouvernement britannique, la monnaie anglaise qui dépend de la politique de ce gouvernement, et le crédit anglais.

Ce compliment pratique et lucratif payé aux Anglais par d'autres Européens est dû, pour une part, à la stabilité des institutions politiques anglaises, mais, davantage, à la stabilité du crédit gouvernemental anglais. Si ce crédit était ébranlé, nous tous, Anglais, nous nous appauvririons rapidement. Et voilà pourquoi il est important de savoir où en est ce crédit.

L'anxiété qu'il inspire provient d'un fait très simple : le gouvernement anglais (et sous ce terme il faut comprendre tous les « gouvernements » locaux qui en dépendent, municipalités et comtés), dépense plus qu'il n'est certain, en ce moment, de recevoir. Ses dépenses sont supérieures à ses recettes probables. Pas de beaucoup, mais il y a une marge.

Considérons les termes « recettes probables ». Ils signifient ce qu'un gouvernement recevra annuellement en admettant qu'il

suive certaines méthodes existantes sans recourir à d'autres. Normalement ces méthodes sont capables de faire rentrer un revenu progressif. Exemple : la méthode du « penny rate » dans une ville : les maisons et terrains d'une ville sont taxées à autant par an. Une taxe additionnelle d'un shelling produit autant de shellings. Une taxe entra de un penny produira encore, mettons 50,000 livres sterling. Si la ville dépense plus qu'elle ne touche et s'il y a un trou de 100,000 livres sterling, tout ce que peut faire le conseil municipal est de recourir à deux pence additionnels et, automatiquement, le déficit sera comblé et le crédit public maintenu. De même pour l'*income tax* : un penny par livre imposé à toute la nation produit, mettons cinq millions de livres sterling. En ce cas, un shelling d'*income tax* produira soixante millions de livres. Si, une année, il y a un déficit de dix millions de livres, le remède est simple : ajouter deux pence à l'*income tax* et le crédit est restauré.

Toute la caractéristique de notre situation actuelle, c'est que cette marge n'existe plus. Pour tout un ensemble de raisons, qu'il serait trop long à signaler ici, les « recettes probables » du gouvernement anglais, local et central, ont atteint un maximum. Malgré cela, les dépenses sont supérieures à ce maximum.

Quand les choses en arrivent là, il ne reste que deux moyens pour sauver *entièrement* le crédit d'un pays. Il est possible de le sauver *partiellement* par d'autres moyens, mais le crédit en sort réduit et ébranlé. Les deux moyens de le sauver *entièrement* sont : réduction des dépenses et augmentation de l'ensemble de la richesse imposable d'après les méthodes existantes. Ces dernières années, on a eu confiance dans le second de ces moyens. La richesse produite par les Anglais, ou reçue par eux comme tribut, se développerait, croyait-on, ou — pour l'exprimer plus exactement — on espérait que la richesse imposable se développerait, car c'est là la seule espèce de richesse utile pour le revenu gouvernemental. Ce développement n'eut pas lieu. Les moyens d'évasion employés par ceux d'entre les très riches qui possèdent d'autres richesses que de la terre, ont été perfectionnés avec le temps et ont été de plus en plus connus et utilisés. Les revenus cessent de se développer par les énergies de l'individu parce que le taux très progressif de l'impôt fait qu'il n'y a pas d'intérêt, pour cet individu, de gagner au delà d'un certain niveau. Quand un impôt sur un produit atteint une limite donnée, il réduit la consommation de ce produit. Et voilà pourquoi, même si les revenus personnels augmentent légèrement — ce qui est d'ailleurs douteux — le revenu taxable n'augmentera pas.

Reste donc ce que tant de gens réclament à grands cris (sans faire de suggestions pratiques) : la réduction des dépenses.

Il est aussi impossible de réduire les dépenses dans l'Angleterre d'aujourd'hui, qu'il est impossible de prélever plus de taxes, d'après les méthodes existantes. L'entière de l'énorme imposition directe sur les revenus sert à payer les intérêts de la dette publique. Pour l'armée et la marine, nous dépensons plus que ne dépensent ensemble les deux puissances européennes qui suivent immédiatement l'Angleterre. La machinerie de l'obligation scolaire, les salaires de la police et autres fonctionnaires, l'établissement de conditions serviles et sûres pour la grande masse des esclaves salariés constituent la note à payer, et nulle part, on ne peut réduire sans provoquer de graves troubles sociaux. Mais des troubles sociaux marqueraient la fin du crédit anglais, dont le maintien est essentiel.

Il s'ensuit que le prochain déficit, que nous pourrions estimer en avril prochain (il sera, évidemment, bien plus grand que ne le proclameront les chiffres officiels) devra être comblé par un accroissement de la dette ou par une conversion, c'est-à-dire une dépréciation de notre crédit national.

Il est pratiquement certain que l'on tentera d'abord de recourir à une augmentation de la dette sous une forme quelconque, quelque voilée qu'elle soit. Mais ce moyen d'en sortir ne pourra durer, car, quand le crédit est déjà branlant, ajouter à la dette est un moyen qui ne peut conduire bien loin.

Dans cette très grave crise de 1931, peut-être bien la plus grave crise qu'ait connue l'Angleterre depuis 1845, ce sont les banquiers qui auront soin de nous. Ils sont les mieux informés de tous les hommes publics et les seuls ayant la puissance et la volonté, aussi bien que la nécessité d'affronter le grave danger qui nous menace. Certes, ils dépendent de New-York, et l'Angleterre est en ce moment politiquement et financièrement dépendante de l'Amérique, mais il n'est pas de l'intérêt des Etats-Unis de nous laisser tomber trop bas, car nous jouons le rôle de collecteur d'impôts

pour les Etats-Unis. Voilà pourquoi les banquiers auront une certaine liberté d'action.

De même qu'il y a deux ans les banquiers arrangèrent un gouvernement travailliste avec M. Snowden comme leur porte-parole (le dit arrangement devant durer deux ans), à l'effet d'introduire des impôts plus élevés, de même ils ont maintenant décidé qu'il y aurait des élections après le nouveau budget avec, dans le prochain gouvernement, un nouveau chancelier de l'Echiquier choisi par eux.

Il y a un obstacle apparent à une exécution, sans cela assurée, de cet arrangement. Le système « rotatoire » par lequel les équipes de politiciens professionnels changent et se passent salaires, appointements et bonnes places à chaque élection pourrait ne pas fonctionner régulièrement et en douceur avec l'énorme masse d'électeurs nouveaux.

Mais l'obstacle n'est qu'apparent car, peu importe ce qui arrive dans le jeu superficiel des politiciens professionnels, les banquiers peuvent nommer leur homme — peut-être cette fois l'un d'entre eux — et il sera, évidemment, tout à fait indifférent à lui et à eux qu'il s'intitule Hankeyite, Pankeyite ou Sankeyite.

Toutefois, même ainsi, les banquiers seront-ils à même de conserver intact le crédit national ?

HILAIRE BELLOC.

## La critique des contemporains

M. Prodhomme a choisi, du *Cid* à *Emma Bovary* « vingt chefs-d'œuvre » appartenant aux genres les plus divers : poésie, roman, théâtre, et il a recueilli, juxtaposés sans commentaires, les opinions des contemporains qu'il est allé chercher aux sources les plus diverses : journaux, correspondances, conversations et livres. Rien de plus suggestif pour l'historien, qui est relativiste par méthode, que de saisir dans son mouvement le courant de la vie littéraire, de connaître le climat où sont nées les œuvres dont la postérité a fait des archétypes, de se placer au centre des enthousiasmes et des résistances qu'elles ont, dès l'abord, suscitées. Voilà qui ravit un critique bergsonien comme M. Thibaudet : l'opposition du *tout fait* et de ce qui est en voie de se faire, les contrastes de la littérature *consolidée* et de la littérature *en formation*, que découvre un tel tableau, étaient bien propres à enchanter un esprit qui considère ces manifestations en biologiste ou en géologue. Mais cette opposition ne se trahit-elle pas dès la naissance des œuvres, et n'est-ce pas déjà au nom de ce qui est solide, de ce qui est fait, que les jugements des contemporains tirent leurs objections contre l'originalité, la liberté des novateurs ? Le tri que la postérité opère n'a pas le privilège de la stabilité, et l'immobilisme de son attitude vénéralrice n'est qu'une autre forme de cette tendance conservatrice que nous raillons aujourd'hui chez ceux qui se refusèrent, dès l'abord, à admettre ce que l'avenir devait ensuite idolâtrer. Car, au fond, c'est surtout pour les confondre et les mettre en posture ridicule qu'on étale sous nos yeux les opinions que les contemporains formulèrent à l'endroit d'ouvrages désormais consacrés. Quelle incompréhension, n'est-ce pas, quel aveuglement, que de sottises ! Mais non, il n'y a pas de quoi s'indigner ni crier au scandale ; tout cela devait être dit, et si l'on met à part quelques propos d'un rival inspiré par l'humeur ou l'envie, il y a là bien du judicieux et maintes remarques pertinentes que nous aurions profit à réintroduire dans notre dévotion.

Quel est le plus conventionnel d'une admiration qui ne discute plus et qui loue tout en bloc, les yeux fermés, l'oreille close, ou d'une critique qui spontanément se réfère à des principes de goût,

à des notions morales, à certaines délicatesses de l'esprit et du cœur, pour motiver son adhésion ou son refus, distribuer la louange ou le blâme? Nul doute sur ce qui est le plus vivant. Les adorateurs de la *vie* ne sont pas toujours du côté que l'on croit; et à moins de faire de la *vie* le synonyme de l'informe, de la béate ouverture à tout ce qu'une impulsion confuse peut s'aviser de produire, il faut bien reconnaître que, dans l'ordre de l'humain, cela seul est vivant qui en manifeste les lois. Ce recours à des principes inscrits dans notre nature, on l'accuse de faire obstacle aux libres inventions du génie, mais le plaisant c'est qu'on l'en incrimine au nom d'un culte qui ne déforme pas moins ce qu'il vénère. Car c'est bien là qu'on en veut venir, lorsqu'on nous invite à railler les « erreurs » de jugement qui ont accueilli à leur naissance ce que nous appelons aujourd'hui les chefs-d'œuvre, par une opération qui consiste à égaliser dans la grandeur et sa mesure immuable ce qui ne saurait, sans risquer de mourir, échapper à d'incessantes revisions.

J'accorde qu'on range sous un mot identique, des œuvres aussi diverses qu'*Andromaque*, *Candide*, les *Contemplations*, ou *Madame Bovary*, mais comment dégager ce commun dénominateur, où s'évanouissent toutes les disparates de sentiments et d'idées qu'elles recouvrent, sans faire consciemment ou inconsciemment appel à quelque notion stable, à quelque élément fixe, à certaines normes de la raison et du goût qui, pour s'élargir sans cesse jusqu'à n'avoir plus de contour, ne manifestent pas moins la constance de réalités perdurables? Ce sont ces exigences qu'on incrimine, en voulant nous convaincre de leur vanité et de leur ridicule par le rappel des bévues qu'il advint de commettre en leur nom. *Tu ne jugeras point, ou ce sera pour ta confusion éternelle, que ces précédents t'en instruisent!* — voilà ce que ce « recueil d'erreurs choisies » tend à nous suggérer, sans mot dire, et l'absence de commentaire accuse davantage encore l'ironie du dessein. Mais de cette apologie secrète en faveur de l'imprévisible et de l'indiscernable, l'homme à la page va conclure qu'à toute nouveauté, si absurde ou si folle qu'elle puisse être, il se doit d'accorder une élogieuse audience, s'il ne veut pas que la postérité le tourne en dérision: et c'est ainsi que la mode laisse tout faire et que « le papier souffre tout ». Mais il fait beau voir la critique, dans un accès d'humilité et d'anéantissement, contresigner ses ruineuses conclusions où son scepticisme s'amuse.

Il y a pourtant une leçon moins évanouissante à tirer de cet ensemble d'opinions contradictoires que M. Prudhomme a tirées de l'oubli. D'abord — et si l'on excepte les jugements des écrivains sur les écrivains eux-mêmes, des créateurs sur les autres créateurs (ce sont les plus incompréhensifs, les plus déformés par l'invidie de l'espèce) — il n'apparaît guère que les critiques, en dépit de leurs objections ou de leurs réserves — aient jamais méconnu l'existence d'une œuvre qui existât vraiment: et c'est là tout le point, quand il s'agit d'un ouvrage contemporain. J'ai souvent rêvé, pour ma part, que le critique eût à sa disposition un signe typographique, une sorte d'indice matériel qui lui permit d'avertir son lecteur que ce qu'il va dire d'un écrivain doit se prendre à un certain niveau de considération ou d'estime, et que la sévérité de son jugement est en fonction de l'importance qu'il accorde à l'œuvre dont il parle. Quel moyen pour qui doit rendre compte des livres nouveaux de faire sentir ces différences de registre, et comment donner à entendre que l'indulgence dont on a fait montre à l'endroit de tel livre médiocre, ne saurait s'appliquer à un ouvrage authentique, qui, par sa valeur ou sa qualité d'art, mérite qu'on exprime toute sa pensée, qu'on s'en explique à fond, qu'on produise toutes ses raisons de résistance: c'est le moins qu'on doive au talent. Un tel signe avertisseur éviterait bien des confusions!

Bien qu'il lui fût défaut, comme à nous-mêmes, on ne saurait dire que la critique contemporaine ait rejeté dès l'abord quelque une de ces œuvres que la postérité devait élever au rang de chefs. Mais que

son évolution du XVII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> est donc curieuse à suivre! C'est sous Louis XIV qu'elle se montre la plus hardie, la plus révolutionnaire, — le cas de Boileau est typique, — et c'est au siècle dernier qu'elle devient presque uniquement modératrice, réactionnaire, jouant à elle seule le rôle de frein, dans la carence d'un esprit public, d'une opinion régnante, qui, désormais, n'existe plus.

Ce que fait apparaître, d'un bout à l'autre, la mosaïque de jugements composée par M. Prudhomme, c'est sans doute l'opposition entre l'originalité, la liberté des novateurs et les puissances conservatrices du goût, de la culture et des mœurs, mais il fut un temps où ces forces de fidélité et de renouvellement s'équilibraient, allaient ensemble, faisaient concert, où le génie atteignait plus aisément sa plénitude et sa hauteur de se sentir resserré, contenu par la vigilance des regards qui l'entouraient, — et ce fut le temps des réussites les plus heureuses. Tout le XVII<sup>e</sup> siècle en témoigne. Le désaccord commence au XVIII<sup>e</sup>. Dès 1730, il est consommé, au grand dommage des originalités véritables qui, sans point d'appui, sans foyers réguliers qui les alimentent, s'épuisent et ne mûrissent pas. En dépit de ses objurgations, la critique se révèle alors impuissante à les contenir, à les diriger, car les cercles de l'opinion ne sont plus avec elle: et c'est le souffle vague d'une popularité trompeuse que le talent consulte, faute d'une élite sociale qui l'entoure et qui tient la main.

Il ne fallait, en effet, rien de moins, qu'une société sûre de ses principes pour maintenir à leur point d'unité et concilier les deux tendances qui sollicitent intérieurement notre littérature. Littérature de psychologues et de moralistes, c'est bien la définir, et le débat du moral et du psychologique fait le véritable fond des enthousiasmes ou des résistances qu'ont rencontrés, en naissant, tous les chefs-d'œuvre qu'elle a produits. Voilà ce que les jugements recueillis par M. Prudhomme mettent en évidence. Questions de rhétorique ou de grammaire à part, toutes les objections qu'ils soulèvent s'alimentent à cet antagonisme. Sous prétexte de peindre l'homme, doit-on manifester l'impur et le déshonnéte? La question se pose à tous les contemporains, qu'il s'agisse d'œuvre du XVII<sup>e</sup> ou du XIX<sup>e</sup> siècle. Que reprochent-ils aux *Maximes* de la Rochefoucauld? De découvrir « les parties honteuses de la vie civile et de la société humaine, sur lesquelles il faut tirer le rideau ». Même réserve pour *Manon*, pour *Adolphe*, pour le *Rouge et le Noir*: « Il y a, écrit Mérimée à Stendhal, il y a dans le caractère de Julien des traits atroces dont tout le monde sent la vérité, mais qui font horreur. Le but de l'art n'est pas de montrer ce côté de la nature humaine ».

Le siècle qui s'en accommode le mieux, que le réalisme psychologique choque le moins, c'est encore le XVII<sup>e</sup>, dans la mesure même où il est chrétien; et le moralisme se révélera de plus en plus exigeant, intraitable, à mesure que les esprits s'affranchiront du dogme. Rien ne surprend, n'étonne un contemporain de Bossuet ou de Bourdaloue dans la découverte du faible de notre conduite, de la corruption de notre nature, de la malignité du sens propre et de l'orgueil. Pour qui demeure exclusivement dans l'ordre de l'être naturel, sans la grâce, tout cela n'est-il pas véritable? La seule chose qui importe. C'est de ne pas tout attribuer au mal, car pour conserver sa justesse, la peinture de l'homme doit être complète. Et c'est à maintenir la notion de la personne humaine en son intégralité que tend tout l'art de cette grande époque. Comme elle porte loin cette remarque qu'inspire à M<sup>me</sup> d'Hautefort la lecture des *Maximes*: « On en serait, dit-elle, plus édifié ou moins scandalisé si l'on voyait ce qui est devant et après: il y a beaucoup de simples dont le suc est poison, qui ne sont point dangereux lorsqu'on n'en a rien extrait et que la plante est en son entier ». Toute la critique d'un psychologisme malsain, qui devait aboutir à la dissociation de la personnalité, tient en ces quelques lignes

datées de 1664. Qu'elles ont donc plus de force que l'objection de Mérimée à son ami Beyle! Au nom de quoi ce sceptique, ce blasé peut-il lui contester le droit de montrer les laideurs morales qu'il trouve en son héros? L'art qu'il invoque pour le lui interdire ne devait guère tarder à renverser ces fragiles barrières de conventions admises et de formules toutes faites : il n'allait plus désormais rencontrer de résistances bien sérieuses, car qui lâche une pièce de l'homme les lâches toutes.

Il y aurait encore bien des enseignements à tirer des textes que M. Prodhomme a rapprochés dans un dessin qui ne voulait être que malicieux : ils donnent à réfléchir dans un tout autre sens que celui où il croyait nous conduire. Le critique s'y confirme dans son utilité : là où elle faiblit, le niveau baisse. Il faudrait bien plutôt relever son prestige social que de travailler à la discréditer.

HENRI MASSIS.

## Du concile de Nicée à l'Institut de Beauté<sup>(1)</sup>

Et me faisant l'honneur de me demander cette conférence, on avait bien voulu me laisser le libre choix du sujet. La liberté, quand elle est trop absolue, est décidément une chose embarrassante. Quel sujet choisir? On m'avait annoncé un public féminin. Ce fut un trait de lumière. Un conférencier, Mesdames, est un homme comme tous les autres. Il est donc vaniteux comme tous les hommes. S'adressant à des femmes, il cherchera instinctivement à leur plaire. Or, comment plaire aux femmes? La recette doit dater du paradis terrestre. Il s'agit simplement de leur parler d'elles-mêmes.

Vous êtes, Mesdames, un bien joli sujet. Un sujet dont on doit pouvoir parler d'abondance. Mais vous êtes également un sujet périlleux! Car, comment, de quelle façon parler aux femmes et parler des femmes pour leur plaire? Une jeune fille à qui je demandais pourquoi elle ne se mariait pas, me répondit : « Tous les hommes m'ennuient parce qu'ils me disent tous des choses aimables ». Voilà qui me porte à réfléchir. Vous connaissez toutes un de nos grands orateurs sacrés, à la voix admirable, au geste souple et élégant et qui voit se presser à ses pieds des auditoires féminins enthousiastes grâce à la réputation qu'il a de dire « du mal des femmes ». Il y a même dans l'histoire de la littérature française une certaine M<sup>me</sup> Sganarelle dont on prétend qu'elle n'admirait jamais autant son mari que quand il la battait. « Et s'il me plaît à moi d'être battue! »

Rassurez-vous, je n'ai ni la poigne ni surtout le courage du sieur Sganarelle et, je ne suis même pas muni de cette fameuse fleur avec laquelle il est entendu qu'il ne faut même pas battre une femme.

Je dois, cependant, à la vérité de vous dire, Mesdames, que si vous êtes un joli sujet, vous n'avez pas toujours eu bonne réputation. Les Pères de l'Église sont pleins d'imprécations à votre égard. J'ose à peine vous dire ce qu'écrivit Salomon dans l'*Ecclésiaste* : « Je me suis appliqué dans mon cœur à sonder la sagesse et la raison des choses, à connaître la folie de la méchanceté, et la stupidité de la sottise; j'ai vu toutes les malices, toutes les insanités, toutes les absurdités, toutes les faussetés, j'ai trouvé quelque chose de plus amer que la mort : c'est la femme dont le cœur est un piège et un filet, dont les mains sont des chaînes ».

Mais Salomon, Mesdames, a une excuse : il n'avait pas moins de quinze cents épouses.

Quant à saint Jean de Damas, il devait avoir de son temps certains succès mondains, si j'en juge par la façon dont il traitait les femmes : « La femme est une méchante bourrique, un affreux

ténia qui a son siège dans le cœur de l'homme, fille du mensonge, sentinelle avancée de l'enfer, qui a chassé Adam du paradis ».

Il est heureux, Mesdames, vous en conviendrez, que je ne sois pas Père de l'Église.

Mais je vous en supplie, ne vous formalisez pas trop vite. Pour comprendre le sens de ces imprécations, il faut se rappeler que le monde antique, la Grèce surtout, avait divisé en deux clans le monde féminin : le clan de celles que Proudhon, quelques siècles plus tard, appellera les ménagères et celui des courtisanes. C'était aux courtisanes qu'allaient les adulations des hommes. D'où les saintes colères qui enflent les sermons des orateurs sacrés d'alors.

Les ménagères, elles, avaient un rôle social bien défini; elles avaient à faire des enfants comme les citoyens de l'Agora faisaient des lois. Et les hommes étaient obligés de leur faciliter l'accomplissement de cette mission sociale au point qu'à Athènes, une loi punissait sévèrement le mari qui délaissait sa femme pendant plus d'un mois.

Heureusement, sur cette orgie du monde antique, se lève l'aube claire du christianisme. Le christianisme rendit sa dignité à la femme et il la lui rendit surtout en instituant le sacrement de mariage dont le Pape, dans sa dernière encyclique, rappelle qu'il a été le grand sacrement de la loi nouvelle.

Pendant, je dois reconnaître que beaucoup de préventions, Mesdames, continuaient à subsister contre vous. Et c'est ainsi qu'on en vint à se demander si vous aviez une âme. Ici, je m'accuse d'avoir, dans le titre de cette conférence, commis un faux historique. Ce n'est pas au Concile de Nicée, mais au Concile de Maçon au VI<sup>e</sup> siècle que fut évoqué ce problème de l'âme féminine. Seulement tout le monde est persuadé que ce fut là l'ordre du jour d'un des Conciles de Nicée. Je n'ai pas voulu paraître mieux documenté que n'importe qui et j'ai opté pour le Concile de Nicée. En outre, la question ne fut pas posée sous cette forme élémentaire : la femme a-t-elle ou non une âme; la question était de savoir si le terme latin de *homo* pouvait s'appliquer aussi bien à la femme qu'à l'homme. Vous l'emportâtes, Mesdames, à la majorité presque absolue. Je salue donc dans le Concile de Maçon la première grande victoire du féminisme international.

Mais qu'alliez-vous faire de cette âme?

Vous avez commencé par vous venger. Je vous évoque, en effet, avec vos grands hennins moyennageux d'où pendent de longs voiles. Vous étiez alors la dame, la Laure de Pétrarque. Les hommes, dans les tournois, se faisaient un honneur de s'entretenir pour vous. Et au vainqueur, d'un geste délicat, vous jetiez dans l'arène un gant.

Mais parce que vous avez le cœur sensible, vous mettez fin à ces jeux dangereux et vous voici, Mesdames, deux ou trois siècles plus tard, vêtues des somptueux costumes de la Renaissance, toutes ruisselantes de pierreries. Vous ne songez qu'au plaisir, à la richesse, à l'amour!

Et puis vous devenez plus raisonnables, plus humaines, plus sages. Nous sommes au XVII<sup>e</sup> siècle. Voici le visage pathétique de votre sœur Chimène qui préfère l'honneur de son père à l'amour du Cid. Et voici le cortège des héroïnes douloureuses de Racine : celles-là connaissent la vie parce qu'elles connaissent leur cœur.

Pendant, vous avez dû commettre quelques nouveaux méfaits car j'entends la voix tonnante de Bossuet vous traiter, du haut de la chaire, d'« os surnuméraire »!

Une fois de plus, vous méritez l'absolution et vous voici, Mesdames, devenant la pierre angulaire de l'ancien régime. C'est sur vous que se fondent les sociétés, les nations de l'époque moderne. Vous êtes la grande réserve morale. Gentiment, sans en avoir l'air, sans le savoir, vous enfantez les peuples à la vie policée. Vous avez vos grandes déléguées auprès des rois : M<sup>me</sup> de Maintenon, M<sup>me</sup> de Pompadour.

Mais la Révolution de 89 arrête le sourire sur vos lèvres : quelques jolies nuques blanches s'inclinent sous le tragique couperet tandis que ricanent vos sœurs diaboliques, les pétroleuses.

Le XIX<sup>e</sup> siècle, le stupide XIX<sup>e</sup> siècle, vous devait des compensations. Et tout au contraire, il vous délaisse. Il vous préfère ses machines. Vous n'êtes plus qu'un rouage.

Aujourd'hui, le rouage commence à grincer. La révolte gronde en vous, elle s'amplifie. La révolution féminine est en marche.

Où va-t-elle s'arrêter?

La voici dans la rue — c'est un après-midi d'hiver — la rue éclairée, la rue encombrée où passent des tramways, des autobus,

(1) Conférence prononcée le 14 février à l'Union Coloniale au profit des missions.

des 40 H.P. Minerva. Où vont donc ces bataillons élégants? Se préparent-ils à la bataille? Mais voici une façade plus éclairée que les autres. Du haut en bas de cette façade courent et se poursuivent des lettres lumineuses. Et je lis : *Institut de Beauté*. A l'intérieur, il y a des hommes et des femmes en robes blanches de laboratoires, il y a des cornues, des alambics, des tableaux de distributions électriques, des fauteuils mécaniques comme dans les salles d'opération. Il y a le portrait en pied de M. Voronoff. Serait-ce là le grand quartier général du féminisme?

Après trois ou quatre heures vous sortez enfin de cet antre parfumé. Vous vous retrouvez sur le trottoir encombré. Toute humeur belliqueuse a disparu. Vous n'êtes plus qu'une femme ravie de votre beauté rafraîchie. Mais voici qu'une sorte de mendiant mystique à la Léon Bloy s'avance vers vous et d'un ton inspiré vous demande :

« Madame, que faites-vous du Concile de Mâcon, que faites-vous de votre âme? »

\* \* \*

Qu'est-ce que la femme moderne? Ou plutôt qu'est-ce que la femme?

Vous vous rappelez la réponse que fait à cette question, un personnage d'un roman de Dorgelès :

Une femme, c'est quarante kilogrammes d'eau, huit de graisse, neuf d'albumine, quatre de chaux, trois de matières minérales, sans oublier sept cent vingt grammes de sucres et douze de fer.

C'est peut-être cela la femme, mais c'est tout de même autre chose!

Il y a quelques semaines, dans une conférence donnée à Patria, le P. Sanson notait que son caractère dominant, de la femme, c'est sa faculté de passion.

La passion de la femme! N'entendez pas cette expression dans un sens trop étroit, trop sentimental. C'est une sorte d'appétit de la vie, un merveilleux instinct de la vie, un dynamisme intérieur qui justifie le proverbe : ce que femme veut, Dieu le veut.

Le danger, c'est que la femme ne sait pas toujours ce qu'elle veut, ou plus exactement qu'elle ne choisit pas toujours, de façon très judicieuse, l'objet de sa passion. Ou bien cet objet est trop limité : il ne dépasse pas le cadre de sa famille, de son ménage. Ou bien cette passion ne s'applique qu'à des choses secondaires : la toilette, par exemple.

Aujourd'hui, que le rôle social de la femme augmente de jour en jour, sa passion doit également s'agrandir. C'est le monde moderne, c'est la civilisation elle-même qu'elle doit avoir pour objet. C'est à rétablir l'équilibre du monde moderne qu'elle doit servir.

Un proverbe hindou déclare que la femme est l'âme de l'humanité.

Voilà votre idéal, Mesdames. Nous allons examiner les obstacles que vous aurez à surmonter, les défauts dont vous aurez à vous défaire et les qualités que vous aurez à accentuer pour atteindre pleinement cet idéal.

Il requiert, en tout cas, toutes vos énergies, toute votre bonne volonté, toute votre générosité et je serais presque tenté de m'écrier, si je ne craignais de parodier un mot héroïque : Debout les femmes!

\* \* \*

Quelles sont, Mesdames, les caractéristiques de ce monde moderne que vous allez devoir affronter. Il m'apparaît sous la forme de la fameuse statue de Nabuchodonosor dont la tête était d'or et les pieds d'argile. Il suffit d'une pierre détachée de la montagne pour faire s'écrouler le colosse. Attention donc, Mesdames, ne jetez pas la pierre au monde moderne!

Le monde moderne est tiraillé entre deux forces qui, d'ailleurs, ne se contredisent pas nécessairement : d'une part, ce que j'appellerai le cérébralisme, d'autre part, le matérialisme.

Le cérébralisme d'abord. C'est quelque chose comme l'excès de l'intelligence. C'est en même temps l'orgueil de l'intelligence. L'intelligence tient avant tout compte des faits, de la réalité. Le cérébralisme fait fi de cette réalité, il la déforme, il la désarticule. Il veut créer quelque chose qui dépasse le concret. L'homme de créature qu'il est veut devenir créateur. C'est l'antique orgueil de Lucifer. Cette tendance se manifeste surtout dans la littérature, dans les arts, dans la peinture notamment. La littérature foisonne

d'êtres artificiels, inhumains en dépit de leurs cris de passion, d'êtres qui apparaissent comme affranchis de toute règle de pensée comme de toute règle de morale. C'est là la cause du grand déséquilibre du monde moderne.

Vous connaissez cette pièce d'un grand dramaturge tchécoslovaque — R. U. R. — où l'auteur montre un ingénieur créant des hommes mécaniques, les robots, les perfectionnant jusqu'au jour où ces robots se sentant devenus supérieurs à leur créateur n'hésiteront pas à tuer celui-ci.

Guerre aux robots! Vous êtes seules capables de les exterminer. Vous êtes seules capables de rendre du cœur à cette humanité, de la rendre plus humaine, plus équilibrée, de lui rendre les disciplines morales et intellectuelles sans quoi elle sombrera dans une sorte de folie orgueilleuse.

Une seconde caractéristique du monde moderne, c'est son matérialisme. J'ai dit tout à l'heure que le XIX<sup>e</sup> siècle vous avait préféré ses machines, mais lorsque le XIX<sup>e</sup> siècle s'exaltait devant sa première machine à vapeur, sa première dynamo, sa première bicyclette, c'était encore un sentiment d'orgueil qui l'animait. Aujourd'hui la machine à vapeur, la dynamo intéressent avant tout les hommes par le rendement qu'ils en peuvent obtenir. Dans son livre sur les Etats-Unis, André Siegfried a parlé de cette « théorie du rendement » qui domine le monde moderne.

Je n'entends nullement m'insurger contre le progrès matériel. Il est bon, il peut être moralement bon que le peuple connaisse un standard de vie plus élevé. Mais tout de même la richesse ne peut être un idéal de civilisation. L'idéal d'une civilisation, c'est de produire des valeurs humaines et non des valeurs matérielles. Une civilisation est en péril lorsqu'elle a pour protagoniste un M. Ford.

Encore une fois, la richesse comme telle est loin d'être un mal. Il est légitime de vouloir l'acquérir. Le mal de notre temps est de faire de la richesse non un moyen mais un but. Et pour atteindre ce but, c'est à l'heure actuelle, une lutte sans merci qui met aux prises non seulement les individus entre eux, non seulement les groupes économiques entre eux, non seulement les pays entre eux, mais qui va jusqu'à dresser l'un contre l'autre deux continents, deux mondes. Dans quelle guerre titanessque périra fatalement une telle civilisation.

A moins, Mesdames, encore une fois, que vous n'y mettiez bon ordre!

Laissez-moi illustrer par un exemple l'influence que les femmes peuvent avoir sur la civilisation : La France, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle fut déchirée par les guerres civiles les plus atroces, guerre de religion d'abord, puis guerre des grands vassaux contre le Roi. Il y eut des milliers de victimes. C'est de cette époque que date la Saint-Barthélemy qualifiée de « crime le plus hideux de l'histoire ». La France était devenue une nation d'égorgeurs. La passion du duel sévissait. Richelieu, malgré sa poigne de fer, ne parvenait pas à rétablir la paix intérieure. C'est alors que s'ouvrirent les salons des *Précieuses* dont un petit nombre seulement méritent l'épithète de *ridicules*. Dans ces salons, on faisait profession d'élégance, de politesse, de beau langage, de sentiments raffinés. Les bretteurs durent laisser leur rapière dans l'antichambre. Ils subirent peu à peu l'influence de ces salons. Leur humeur belliqueuse se calma. La paix reparut en France. Et ces salons créés par une sorte de coup de génie de la passion féminine, donnèrent naissance à cette merveilleuse civilisation qui fut celle du règne de Louis XIV.

Voilà votre œuvre et voilà votre rôle, Mesdames. A cet orgueil stérile de l'intelligence masculine, à cette cupidité raffinée, à cet égoïsme chargé d'explosifs dont je viens de parler, opposez votre passion de la vie, votre instinct vital, votre sens des valeurs sociales et des valeurs morales.

Y aviez-vous songé? Est-ce cette passion-là que l'on respire dans vos salons?

Il n'y a plus de *précieuses ridicules* dans vos salons, soit, mais c'est le monde où l'on s'ennuie. Car on s'y ennuit. On s'y ennuit intellectuellement. On s'y ennuit parce que la maîtresse de maison ne songe pas à préparer la conversation avec le même soin qu'elle a pris à préparer le menu. Il est vrai que pour le menu il y a un cuisinier. Mais le dîner terminé et échangés les quelques madrigaux qu'un homme se droit d'adresser à une femme — et qu'il répète d'ailleurs consciencieusement à toutes les femmes de l'assemblée — les groupes se forment : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. On parle affaires. Vous avez perdu là, Mesdames, une

grosse source d'influences. Non, en fait de passion dans les salons, à l'heure actuelle, je n'en vois guère qu'une seule : le bridge!

Le bridge! Est-ce vraiment là le moyen de sauver notre civilisation menacée?

\* \* \*

Il est heureux pour moi, Mesdames, que cette conférence ne soit pas contradictoire. Car arrivé à cet endroit de mon exposé, je verrais certainement l'une de vous se lever pour me dire : « Monsieur, vous êtes vieux jeu! Ce que vous chantez là est une vieille chanson. Nous voulons bien aider les hommes à se débrouiller, à sauver leur fameuse civilisation. Mais d'abord qu'ils fassent amende honorable, qu'ils réparent les injustices qu'ils ont commises à notre égard depuis des siècles, qu'ils acceptent de nous considérer comme leurs égales en tout et pour tout et qu'ils nous accordent le droit de vote ».

Ah! que vous avez raison, Mesdames, de parler d'inégalité! Et ceci me rappelle une sorte de proverbe oriental : « Entre un homme et une femme qui vont de compagnie, dit ce proverbe, il s'agit toujours d'un éléphant qui caresse un rossignol »!

L'inégalité, c'est le grand cheval de bataille du féminisme. Il faudrait, cependant, s'entendre sur le sens de ce mot d'inégalité. Toute la vie sociale aussi bien que la vie animale et végétale est fondée sur l'inégalité. N'est-ce pas une inégalité que je sois, moi, du parti des éléphants et vous du parti des rossignols. Mais l'inégalité n'est pas en soi une injustice. L'inégalité n'est pas non plus en soi une infériorité.

A la loi de l'inégalité correspond d'ailleurs, la loi des compensations. Je reviendrai dans un instant sur le chapitre des compensations féminines. Prenons, cependant, immédiatement, un exemple : notre éléphant a envie de dormir, le rossignol, lui, a envie de chanter. L'éléphant veut le faire taire et secoue l'arbre sur lequel est perché le rossignol. Le rossignol s'envole sur un arbre voisin et continue à chanter. En dépit de l'inégalité de la taille des deux antagonistes, à qui restera, croyez-vous, la victoire? Voilà déjà une compensation.

Veillez donc bien retenir ces concepts simples : l'inégalité signifie *chacun à sa place*, l'injustice signifie *chacun pour soi*.

Mais, me direz-vous, reconnaissez que la femme a souvent été traitée de façon injuste et que cette injustice est dans bien des cas consacrée par la loi. Et c'est très vrai. Il y a des lois injustes à l'égard des femmes — il y en a même à l'égard des hommes. Ces lois, j'en tombe parfaitement d'accord, il faut les modifier. Mais en les modifiant, il faut tenir compte de cette notion de l'inégalité dont je viens de parler. Il ne faut pas que toutes les lois s'appliquent également aux hommes et aux femmes : il faut qu'elles tiennent compte de leur situation respective, de leurs droits et de leurs devoirs respectifs.

Et puis, lorsque vous parlez droit et modifications légales, il n'y faut pas mêler trop de considérations sentimentales. Vous vous révoltez contre une injustice; vous plaignez cette femme d'avoir été dépouillée de sa fortune par son mari et vous demandez que la loi intervienne pour obvier à cette injustice. Certes, dans certains cas l'intervention du législateur pourra avoir d'heureux effets. Mais votre illusion est de croire que la loi est synonyme de justice. La justice est un sentiment moral, la loi, elle, est un ensemble de règles destinées à créer un ordre. Cet ordre est nécessaire, indispensable à la vie de la société. La loi a créé l'ordre familial : il faut que cet ordre soit respecté, même si dans certains cas *particuliers*, — j'insiste sur le mot — il aboutit à des situations injustes. La loi ne peut pas faire du sentiment, sinon elle devrait s'attacher à réparer toutes les injustices et ce serait la contradiction de la loi. Rappelez-vous le mot de Goethe : « Plutôt une injustice qu'un désordre ». Et ne concluez pas des cas particuliers, si intéressants soient-ils, à la nécessité de refondre toute la législation qui régit les rapports entre époux.

Mais les féministes juristes n'accusent pas seulement la loi, elles accusent l'esprit de la loi, c'est-à-dire en fin de compte et pour ce qui concerne les femmes belges, l'esprit du Code napoléonien. Napoléon, disaient-elles, était antiféministe. Son Code trahit cette tendance. Napoléon a donc fait du sentiment à rebours. Il est vrai que si Napoléon aimait beaucoup les femmes, il disait qu'il fallait les tenir éloignées du cabinet de travail. Il est vrai qu'il a donné quelques directives pour l'élaboration du Code civil. Mais ce Code est avant tout l'œuvre de cinq grands juriconsultes. Ceux-ci se

sont inspirés avant tout du droit romain. Or, la situation légale faite à la femme dans le droit romain, est-elle fondée sur la notion de l'infériorité de la femme? Voici ce qu'écrit à ce sujet un savant romaniste, M. Paul Gide : « Parmi les lois qui dans le droit romain restreignent les pouvoirs de la femme, il en est peu qui aient pour cause déterminante l'incapacité *naturelle* de celle-ci; elles répondent surtout à l'idée d'assurer, par les prérogatives du mari, l'unité des directions en vue de la grandeur et de la conservation de la famille ».

Sans doute, il y a bien des maris qui ne sont pas en mesure d'assurer cette grandeur et cette conservation de la famille. Mais, ou bien ce sont de mauvais maris et dans ce cas il ne fallait pas les épouser. Ou bien, ce sont des imbéciles et alors, si vous ne l'êtes pas, vous pourrez facilement suppléer à leurs déficiences. Votre mari régnera mais c'est vous qui gouvernerez.

Encore une fois, l'erreur du féminisme c'est de réclamer des modifications légales au nom d'une égalité qui n'existe pas, qui est contraire à l'ordre social et à la nature même.

Voilà pour la conception philosophique et juridique de l'inégalité. Quant à l'aspect social et psychologique de ce problème?

L'évolution de la vie sociale, des nécessités d'ordre matériel, de légitimes ambitions font qu'à l'heure actuelle les femmes accèdent de plus en plus nombreuses à des professions réservées jusqu'à présent aux hommes.

Pourquoi, disent-elles, ne pourrions-nous être avocats, médecins, ingénieurs, journalistes, banquiers?

Pour ma part, je le déclare nettement, je n'y fais pas la moindre objection et je me garderai même de soutenir que de telles professions sont nécessairement incompatibles avec l'état de mariage.

Malheureusement — il faut toujours en revenir aux principes — ces revendications féministes légitimes en soi, sont dominées par le fameux dogme de l'égalité des sexes.

Et voyez la conséquence : les femmes entendent exercer indistinctement les mêmes professions que les hommes et les exercer dans les mêmes conditions que les hommes.

Voilà l'erreur! C'est pratiquement vouloir abolir des différences aussi bien physiologiques qu'intellectuelles et morales existant entre hommes et femmes; c'est, pour les femmes, renoncer au bénéfice de leur féminité sans la moindre compensation.

Il ne faut pas qu'une femme soit simplement un avocat, il faut qu'elle soit une femme avocat; il ne faut pas qu'elle soit simplement un médecin, il faut qu'elle soit une femme médecin.

A première vue, la chose paraît simple. On dit : une femme avocat devra s'occuper de questions de divorces, de régime matrimonial, de pensions alimentaires. Une femme médecin devra s'occuper de gynécologie, de puériculture. Mais ce ne sont là, remarquez-le, que de simples spécialités dans lesquelles il n'est pas certain que les femmes excelleront plutôt que les hommes. Aux professions masculines, il faut que les femmes ajoutent quelque chose et quelque chose qui soit spécifiquement féminin; il faut qu'elles se cherchent leurs particularités professionnelles. En un mot, si les femmes veulent avoir des succès professionnels, il faut qu'elles se créent elles-mêmes leurs professions.

C'est là un problème très délicat. Or, à l'heure actuelle, les féministes méconnaissent ce problème. On ne sent pas chez elles un effort suffisant pour découvrir l'originalité, l'identité, la spécification de leur travail. Elles empruntent ou elles imitent le travail de l'homme. Elles devraient, avant tout, chercher à le compléter.

L'homme et la femme sont complémentaires l'un de l'autre. Ils le sont en amour; ils doivent l'être également sur le terrain professionnel. Ce sont ces complémentaires que les femmes doivent chercher à cultiver. Elles devraient même s'efforcer de les manifester par des signes extérieurs. Dans son livre, d'ailleurs assez grossier, sur *la Femme et l'Amour*, Léon Daudet émet le vœu que les femmes avocats, au lieu d'être travesties comme leurs confrères en espèces de grands corbeaux noirs, soient revêtues d'une toge blanche. Daudet a raison. Lorsque nos premières femmes avocats pénétrèrent, il y a quelques années, dans notre Palais de Justice, elles se formalisèrent que certains d'entre nous les traitassent de mademoiselle ou de madame; elles entendaient être appelées par leur nom et même tutoyées. C'était une grosse erreur de psychologie professionnelle qu'elles commettaient là.

Mesdames, je vous en supplie, n'imitiez pas les hommes. Sur ce terrain-là, vous êtes battues d'avance. Vous ne serez jamais que des hommes manqués. Soyez vous-mêmes. Redevenez vous-mêmes. Je ne voudrais pas employer de comparaison désobligeante.

geante ni pour les hommes ni pour les femmes, mais je ne peux m'empêcher de songer ici à la mésaventure des baleines. A l'origine, les baleines, comme vous le savez, étaient des mammifères. Or, un jour les baleines ont voulu devenir des poissons. Résultat : ce sont de très mauvais poissons qui ne savent nager qu'à la surface des eaux, s'échouent sur les banquettes et qu'on harponne comme on veut. Mesdames, une petite recommandation, ne jouez pas à la baleine!

\* \* \*

Savez-vous, Mesdames, qu'il fut un temps — qui ne date pas d'hier évidemment — où vous gouverniez le monde : vous ne faisiez pas seulement la loi, vous faisiez les lois, vous décidiez de la paix et de la guerre, vous arrêtiez l'ordre des batailles, vous vous battiez. Vos états s'appelaient non pas des patries mais des matris. C'était le temps de l'amazonisme. C'est même de ce temps que date, d'après un savant, le P. de Saint Romuald, une des plus belles inventions dont l'esprit humain vous est redevable : le tambour!

Aujourd'hui, — grandeur et décadence — en dépit de tous les roulements de tambour, on vous refuse même le droit de voter comme les hommes. Cette question du vote est une des plus ardentes revendications des féministes. Ainsi donc, Mesdames, vous croyez vraiment à la vertu du vote, vous croyez à cette fameuse souveraineté populaire qui trouve son expression dans le suffrage universel? Vous croyez que le vote tel qu'il est pratiqué actuellement, ajoute quelque chose à l'autorité, à l'influence d'un homme? Vous croyez qu'en votant les femmes vont améliorer l'état politique et social de la société? Vous ne ferez que le rendre plus complexe, plus difficile. Aujourd'hui au moins, vous avez la satisfaction de pouvoir dire : si tout va mal, c'est la faute aux hommes! Mais que direz-vous quand vous serez des électrices conscientes et organisées et que tout n'ira pas beaucoup mieux?

Vous me répondez : si nous n'améliorons pas la société politique et sociale, nous améliorerons notre sort à nous. Il est possible qu'ici vous ayez raison. Mais vraiment vous ne seriez pas femmes avec toutes vos ressources si vous ne trouviez d'autre moyen pour améliorer votre sort qu'un bulletin de vote.

Car tout de même, le bulletin de vote représente quelque chose, il représente un principe, il représente l'individualisme. Ne craignez-vous pas d'introduire un tel principe dans cette société parfaite qu'est la famille, dans cette société qui ne vaut que par l'unité morale qui en est le fondement? N'allez-vous pas porter atteinte à cet ordre familial, pierre angulaire des sociétés modernes, à cet ordre dont vous êtes incontestablement les principales bénéficiaires? Mais ici, je le reconnais, je ne peux guère être compris que par des femmes catholiques, car intervient ici la notion d'un ordre supérieur, d'un ordre métaphysique seul capable de donner un sens au sacrifice de la personnalité. Et laissez-moi, pour ce motif, m'abriter derrière l'autorité du Pape. Vous rappelez-vous du passage de sa récente encyclique sur le mariage : « L'homme est le prince de la famille et le chef de la femme; celle-ci, toutefois, parce qu'elle est par rapport à lui, la chair de sa chair et l'os de ses os, sera soumise, elle obéira à son mari, non point à la façon d'une servante, mais comme une associée et ainsi son obéissance ne manquera ni de beauté, ni de dignité ».

Allez-vous troquer cette beauté et cette dignité contre un bulletin de vote. Et ici je suis tenté de paraphraser un mot célèbre et de vous dire : « Faites de bons mariis et vous aurez de bonnes lois! ».

Car de ce que vous ne votiez pas — et il est entendu que je ne vais pas jusqu'à vous contester le droit de vote puisque le suffrage universel existe — il serait assez logique d'en pousser l'absurdité jusqu'aux femmes, — il ne s'ensuit pas que vous deviez rester indifférentes aux choses de la politique. La femme, dit-on, ne fait pas les lois mais elle fait les mœurs. Elle doit faire également les mœurs politiques. Elle ne doit pas se mêler à la politique mais elle doit se mêler de politique. Se mêler de politique, ce n'est pas prendre part à des bagarres électorales, c'est avoir des conceptions sociales, c'est en persuader son entourage. Voilà l'action politique de la femme, action indirecte mais bien plus efficace qu'un bulletin de vote. Comme il y a des élus au second degré, vous êtes des électrices au second degré.

\* \* \*

L'heure s'avance et je m'aperçois que je ne vous ai pas encore dit ces choses agréables que je vous ai laissées entrevoir.

On a coutume d'opposer l'être sentimental qu'est la femme à l'être intellectuel qu'est l'homme. Quelle erreur! D'abord, dans bien des cas, l'homme est plus sentimental que la femme. Ne dites-vous pas de lui que c'est un grand enfant. Votre tort, Mesdames, est d'en avoir fait un grand enfant gâté. Et quant au rôle intellectuel! Intelligence ne veut pas dire raisonner, intelligence, dans son sens étymologique, veut dire comprendre, pénétrer le sens profond d'une chose, en extraire l'âme. De ce point de vue, Mesdames, votre influence intellectuelle a été plus grande que celle de l'homme. C'est Pascal qui oppose l'esprit de finesse des femmes, à l'esprit de géométrie des hommes. J'ai déjà eu l'occasion de souligner, au cours de cette conférence, l'influence que cet esprit de finesse des femmes avait eu sur le progrès de la civilisation. Si nous n'avions eu que l'esprit de géométrie des hommes, peut-être serions-nous en pleine barbarie scientifique.

J'ai toujours été frappé du reproche que Sainte-Beuve adressait à Taine lorsque, critiquant sa philosophie, il lui faisait grief de n'avoir pas assez fréquenté la société des femmes. Sainte-Beuve entendait par là que la philosophie de Taine manquait d'équilibre, de sensibilité, manquait du sens profond de la vie. Quel magnifique brevet intellectuel pour vous, Mesdames!

Ce serait, cependant, une grave erreur, à l'heure actuelle surtout, de croire que cette finesse de l'esprit qui va de pair avec la finesse des sentiments, puisse se passer d'une culture générale. Vous connaissez beaucoup de choses, Mesdames, même des choses très savantes, vous lisez beaucoup de livres, vous assistez à beaucoup de conférences, mais vous avez perdu le sens de la culture générale.

Je trouve toujours assez paradoxal d'entendre certaines féministes réclamer aujourd'hui pour la femme le droit à la culture. Mais ce n'est pas un droit, Mesdames, c'est un devoir, c'est une obligation. Et vous avez manqué gravement à ce devoir. Il y a peu d'époques où la culture générale de la femme soit tombée à un niveau plus bas — il est vrai que c'est à peu près la même chose pour les hommes. L'une d'entre vous, M<sup>lle</sup> Jeanne Cappe rappelait l'autre jour (1) que les femmes de la Renaissance goûtaient Virgile et correspondaient en grec avec leur mari. Elles n'en étaient que plus merveilleusement femmes. Et laissez-moi ajouter — c'est une idée qui m'est chère — que la culture générale constitue pour la femme une véritable sauvegarde morale. Sinon elle est à la merci du premier blondin venu qui saura lui tourner quelques jolies phrases. Elle s'enivrera de cette espèce de piquette intellectuelle. Voulez-vous savoir ce que Stendhal, dans son livre sur *l'Amour* a écrit à ce sujet : « Le dernier des hommes s'il a vingt ans et les joues bien roses est dangereux pour une femme qui ne sait rien; aux yeux d'une femme d'esprit, il fera justement autant d'effet qu'un beau laquais ».

Mais qu'est-ce que la culture générale? Ce n'est pas encore une fois, une accumulation de connaissances; c'est une méthode intellectuelle, une gymnastique intellectuelle, des muscles intellectuels.

La culture générale forme l'esprit comme la gymnastique forme le corps. Elle fait de nous, sur le plan intellectuel, non pas des champions — ce qui n'est réservé qu'à certains — mais des athlètes complets, ce qui est le lot de nous tous.

Mais cette formation, c'est sur les bancs de l'école que les jeunes filles comme les jeunes gens d'ailleurs doivent l'acquérir. Il faut reconnaître que jusqu'à la guerre, cette formation, dans les collèges et les convents de jeunes filles, à laisser à désirer. Un grand effort est fait à l'heure actuelle; il faut l'accentuer. Encore une fois, ce n'est pas une question de programme — les programmes seront toujours trop chargés — c'est une question de méthode. Et la meilleure méthode que l'on ait encore trouvée est celle des études gréco-latines qu'à juste titre on qualifie d'un mot auquel il faut donner tout son sens : les humanités.

Soyez des humanistes et vous serez plus profondément femmes. Et votre influence sera sans limite, et à ce moment-là, je vous le prédis, vous changerez les lois comme vous voudrez. Voilà le véritable féminisme!

Mesdames, laissez-moi vous le répéter : vous n'êtes pas assez femmes ou du moins vous ne l'êtes pas complètement. Retenez

(1) *Revue Catholique* du 30 janvier 1931.

ce mot de Nietzsche à votre adresse : « Servez-vous de vos âmes ». Cultivez vos qualités féminines, cultivez même vos défauts féminins. Et parmi vos qualités, il en est une précieuse, une délicate, que les hommes ne vous raviront jamais et qu'il vous faut sauvegarder : le goût. Le goût, c'est la nuance de la vie, c'est le soleil à travers un beau vitrail. Eduquez votre goût, méditez-le, protégez-le. Je songe à cette parole de Barrès, d'un Barrès au déclin de sa merveilleuse vie spirituelle : « A mon âge, je ne suis pas encore allé au café-concert : ce n'est pas aujourd'hui que je serai tenté de me gâter le goût ». Et il n'y a pas que le café-concert pour se gâter le goût. Lucien Romier, dans son livre sur *la Promotion de la femme*, déclare que la France doit avant tout son prestige à sa capitale, à Paris. Or, ajoute Romier, Paris n'est pas, comme on se le figure communément, la capitale de la politique. Paris est avant tout la capitale du goût, c'est-à-dire la capitale des femmes. C'est par les femmes que la France domine encore la civilisation.

Vous ne connaissez pas votre puissance, Mesdames. Elle est de taille à changer le monde. Le crime des hommes, c'est de vous avoir égaré sur vous-mêmes, de vous avoir enlevé votre confiance en vous-mêmes.

Vous ne songez qu'aux « travaux ennuyeux et faciles » dont parle Verlaine, vous vous plaignez des jours trop égaux du mariage, vous vous laissez dominer par toutes les babioles de l'existence quotidienne et vous ne laissez pas assez s'épanouir cette puissance de passion qui est en vous. Ce magnétisme de la vie qui fait qu'à travers ses rêves, ses désirs et ses contradictions, une femme bien plus que l'homme qu'égarer les sophismes, atteint à l'unité profonde de sa vie.

Vous ne savez pas non plus ce que vous êtes pour les hommes. Vous ne croyez qu'à leurs dédains, à leurs grossièretés. Entrez donc la porte de ce petit oratoire féminin que le plus vil d'entre eux porte au fond de son cœur. « Les hommes, dit encore Pascal, sont nés pour la beauté et le sujet le plus propre pour la soutenir, ajoutez-il, c'est une femme! »

Et puis il y a l'amour! J'hésite quelque peu à m'aventurer sur un terrain aussi brûlant. L'amour! Il me semble que tout au fond de vous-mêmes vous lui gardez quelque rancune, à l'amour, même lorsque vous lui cédez. Vous l'accusez à part vous d'être le grand coupable, coupable de vous avoir mis en état d'infériorité vis-à-vis de l'homme. Et désormais vous voulez faire de l'amour une sorte de contrat synallagmatique du cœur. Vous dites : « Je ne donnerai que dans la mesure où je recevrai ». Ou bien : « Je n'accepterai qu'un mari qui me permettra de développer ma personnalité ». Attitude ambiguë, Mesdames, attitude dangereuse. L'amour vit de générosité, il se nourrit de sacrifices. Mais quelle magnifique compensation il est pour vous! N'élevez pas des douanes autour de votre cœur; vous seriez les premières à souffrir de la faim. Souvenez-vous plutôt que l'amour, comme le bonheur, comme le génie, est une longue patience. Et n'abandonnez rien aux hommes de ce travail de Pénélope. Ils ne feraient qu'embrouiller les fils de la trame subtile.

Et enfin, il y a l'enfant! Et ici également, j'entends vos protestations : vous dites : Ne sommes-nous donc bonnes qu'à mettre des enfants au monde. Et vous avez raison de protester. Votre mission vis-à-vis de l'enfant est bien plus belle, bien plus grande, bien plus noble. Vous atteignez là à une mission presque divine : vous créez l'homme!

Vous souvenez-vous de cette scène de la Bible où Abraham, cédant aux jalousies de Sarah, se décide à renvoyer Agar avec son enfant. Et ils s'en vont à travers le désert de Betsabée. C'est un soir, un long soir de Palestine. La nuit est violette. Après des jours et des jours, Agar et son enfant viennent d'arriver auprès de ce puits qui plus tard sera appelé puits de Jacob. Mais il n'y a plus une goutte d'eau dans le puits. Et Agar n'a plus même une figue à donner à son enfant. Elle a couché celui-ci au pied d'un palmier. L'enfant ferme les yeux, il ne bouge plus, il commence à mourir.

Alors, folle de douleur, Agar emplit de ses cris la grande nuit pathétique du désert. « Malheur à moi, mon fils va mourir! » Or, Dieu l'entendit et il envoya un de ses anges. Que faites-vous donc Agar, votre enfant ne mourra pas; reprenez-le, tenez-le par la main; je veux le faire grand; j'en ferai un peuple!

Faire des peuples : telle est votre mission, Mesdames. Elle s'applique à vous toutes et elle est le dernier mot du féminisme.

LUC HOMMEL.

## Une question à propos de l'Inde

En parcourant les contrées étranges de l'Extrême Occident, j'ai été beaucoup interrogé au sujet des contrées plus étranges encore de l'Extrême Orient, où je ne fus jamais et dont j'ignore profondément et la carte et la signification. En d'autres mots, j'ai trouvé parmi les Américains une disposition marquée à me demander ce que je pense de l'Inde et invariablement je réponds que je doute très sérieusement s'il existe un pays de ce nom.

Je sais qu'il existe une contrée appelée Amérique, encore que ce puisse ne pas être là le nom qui lui convienne. Je le sais, parce qu'après avoir tenu compte de toutes les différences, il reste vraiment quelque chose de commun entre l'Américain qui me pose cette question à Boston et l'Américain qui me la pose à Chicago. Je sais qu'il y a une contrée qui s'appelle Europe, bien que beaucoup d'excellents Européens aient à peine entendu parler d'elle. L'Anglais qui ne s'est même jamais imaginé comme appartenant à autre chose qu'à l'Angleterre, qui ne comprend même pas ce que l'on veut dire quand on lui affirme qu'il appartient à l'Europe, n'en appartient pas moins à cette Europe. Il y a quelque chose de commun entre lui et un Autrichien ou un Polonais, ce qu'il éprouverait assez vite s'ils se trouvaient ensemble, seuls hommes blancs, au milieu de l'Afrique centrale. Il a une religion, ou tout au moins les restes d'une religion, qui fut chrétienne et non pas mahométane ou hindoue; il a, ce qui est moins important, une race et une couleur qui le distinguent des nègres. L'Europe est découpée en de nombreuses nations passionnément patriotiques, capables de s'entretenir des années durant, mais le sang qu'ils versent est réellement et vraiment plus épais que de l'eau; et certainement plus épais que le lait et l'eau pacifistes; et en un sens leur guerre est aussi chrétienne que leur paix. Mais comment voulez-vous que j'arrive à croire qu'il existe réellement et vraiment une chose comme l'Inde? Je sais qu'il y a une rivière appelée Gange, et qu'elle est sacrée pour des milliers d'êtres humains; je sais tout aussi certainement qu'il y a une chose appelée système brahmane, sainte, et antique, et mystérieuse comme le Gange; avec beaucoup de l'humanité des Gildes; avec toute l'inhumanité des Castes. Je crois aux grandes religions de l'Islam comme je crois au monument appelé le Taj Mahal; solide, digne, un peu trop uni et sans traits pour un goût chrétien, mais masculin, monumental et durable. Mais qu'est-ce l'Inde, exactement? Je puis me tromper; je parle comme un fou; mais ce ne sont pas ceux qui l'appellent *Mother India* (1), Mère Inde, ou Père Inde, ou Tante Inde ou Oncle Inde qui m'aident à passer de ma folie à la sagesse. Des deux côtés, on semble vouloir ne parler que de ce grand morceau de la surface extrêmement morcelée de l'Asie, qui en arriva à subir le contrôle commercial et militaire de l'Empire Britannique. On parle donc des Bouddhistes de Burma mais pas des Bouddhistes de la Chine; des Mahométans de l'un des versants d'une chaîne de montagnes, mais pas de ceux de l'autre versant. Il me semble à moi que si la chose appelée Inde existe réellement, la chose qui existe réellement est une dépendance britannique. Et je ne comprends pas bien comment une chose qui n'existe que comme une dépendance, puisse être indépendante. D'autre part, je ne vois même pas très bien comment une dépendance peut exister comme une idée intellectuelle indépendante; de sorte que l'Inde de l'impérialisme est artificielle, tandis que l'Inde de l'indianisme est irréaliste.

(1) Titre du livre retentissant consacré par une Américaine, Catherine Mayo, au problème de l'Inde.

Mais mon état d'esprit au sujet de l'Inde est très honteux, précisément parce que, en cette matière, je ne crois ni à l'impérialisme, ni à l'indianisme. D'autre part, j'apprends par notre presse patriotique que nous sommes disposés à présenter à cette Inde (quelle qu'elle soit) le présent magnifique et généreux appelé Parlement, qui invariablement rend tout le monde bon et heureux.

Parallèlement à cela, j'ai lu les choses les plus extraordinaires; des choses qui sont peut-être trop extraordinaires pour être vraies. Aujourd'hui, je lis ceci, par exemple; il est vrai que je le lis dans un journal américain, mais dans le meilleur et le plus sûr des journaux américains. On annonce que le gouvernement britannique a emprisonné le fils de Ghandi pour six mois, pour avoir conseillé aux paysans de fabriquer leur propre sel. William Cobbett vécut aux temps les plus terribles de la Terreur blanche des « Six Actes »; il fut emprisonné pour s'être opposé à ce que des soldats anglais fussent fustigés sous une garde allemande. Mais William Cobbett ne fut jamais mis en prison pour avoir conseillé aux gens de fabriquer leur propre moutarde. Moi-même je n'escompte pas être jamais arrêté pour avoir souvent, et plus spécialement à propos de la prohibition, conseillé aux gens de fabriquer leur propre bière. Que la nouvelle soit vraie ou fausse, il me semble de bon conseil d'engager les gens à fabriquer leur propre bière, ou leur propre sel ou moutarde (aussi longtemps qu'ils ne les mettent pas dans la bière); de bien meilleur conseil que de les engager à établir à toute vitesse une Constitution parlementaire moderne. Sur ce point-là je suis tout à fait d'accord avec les Ghandistes et tout à fait en désaccord avec le gouvernement; mais plus particulièrement avec ceux qui se croient les conseillers les plus libéraux et les plus démocratiques du gouvernement.

Et nous arrivons au point sur lequel tous les conseillers du gouvernement sont d'accord, et avec lequel je suis, moi, en complet désaccord. Les conseillers libéraux et éclairés du gouvernement disent qu'il est, sans contredit, très déplorable que quelques Mahométans ne puissent s'entendre avec quelques Hindous, mais que cela ne reculera pas longtemps l'acceptation d'une illustre Constitution parlementaire. Les conseillers impériaux et patriotiques disent qu'il est, sans contredit, très désirable que la Constitution soit acceptée, mais que les méchants Mahométans ne veulent pas s'entendre avec les méchants Hindous. Notez en l'occurrence les conditions déplorables de ma mentalité, car je diffère des deux; je vous le dis à l'oreille, mais je ne vois pas pourquoi les Mahométans s'entendraient avec les Hindous. La grande religion de Mahomet entreprit de déclarer au monde l'égalité et la simplicité, elle voit devant elle, comme une montagne d'orgueil, l'horrible inégalité des Castes, dominant ses plaines à elle. Pour quelle raison exacte des hommes devraient-ils sacrifier une idée réelle comme l'Islam à une idée irréaliste comme l'Inde? Pourquoi sacrifieraient-ils l'égalité spirituelle à l'égalité apparente que nous appelons gouvernement représentatif? Sans doute y a-t-il une question similaire du côté hindou. Mais nous ne pouvons répondre ni à l'une ni à l'autre question avant que nous n'ayons résolu certains problèmes profonds à propos des Empires espagnol et anglais et que nous n'ayons renoncé à l'erreur du XIX<sup>e</sup> siècle qui prétend que la politique est supérieure à la religion.

G. K. CHESTERTON.

(Traduit de l'anglais G. K. 's Weekly.)

## Damase, Pape-né

Lamartine parle, Dieu sait où, de sympathies instinctives. Je me promets bien, quand j'aurai passé l'Achéron, de lui chercher noise pour cette épithète. Car, encore qu'il ait souvent la rapidité d'un éclair, je tiens qu'un bout de raisonnement précède toujours nos sympathies et nos antipathies. Le tout est de démêler s'il est droit ou claudicant, puis, l'ayant redressé s'il en a besoin, d'en étayer les prémisses pour fortifier d'autant notre amour ou notre haine. Cette recherche est un jeu amusant que je vous conseille pour les soirées d'hiver.

C'est ainsi que, pour un vers de lui qui me traînait par la mémoire,

NATUS QUI ANTISTES SEDIS APOSTOLICÆ

le pape saint Damase m'était depuis longtemps sympathique. Et comme, au dernier jour de sa fête, cet hexamètre me revenait obstinément, je me mis, le soir venu, à fouiller ma bibliothèque pour tâcher d'élucider le sens de ce vers mystérieux et de fournir à ma sympathie des arguments un peu plus lourds que lui. Mais, avant d'exposer le résultat de mon enquête, j'éprouve l'honnête souci d'avertir les érudits qu'ils n'y trouveront rien pour leur faim et de ne l'offrir qu'aux heureux quémandeurs de quelque honnête déduit.

Fils d'un bon saint homme devenu évêque après avoir goûté les douceurs du mariage chrétien, Damase nous confie qu'il fut d'église en naissant et comme qui dirait un pape-né. Tel est le sens du vers en question.

Je m'imagine le petit garçon n'ayant d'autres premiers jeux que l'imitation des fonctions sacrées, comme chante la liturgie milanaise à propos de saint Ambroise :

*Primis ab annis innocens  
Aris struendis luserat.*

Il fut élevé près de la basilique Saint-Laurent, qu'il rebâtit un jour et qui portera son nom : *in Damaso*. Son père y fut attaché en qualité de notaire, puis de lecteur, de diacre, enfin de prêtre, sinon d'évêque :

HIC PATER EXCEPTOR LECTOR LEVITA SACERDOS.

C'est là vraisemblablement que, sous l'œil paternel, le jeune Damase débuta dans la carrière cléricale. La cléricature lui fut comme une seconde nature, et ce qu'à coups d'incisions parfois violentes d'autres greffent sur leur première écorce, il le reçut dans la sève et le sang. Les vertus que le Concile de Trente veut que l'on inspire aux futurs lévites dès la douzième année, *ad pietatem et religionem informetur*, il les suçait avec le lait, et n'est-ce pas en pensant à lui que saint Augustin compare les enfants élevés dans le sanctuaire à des poussins qui sentent les plumes et les ailes leur pousser dans la chaleur du nid : *ut in nido ecclesiae tuae tui plumescerent, et alas charitatis alimento sanae fidei nutriverent?* On ne nie pas le péché originel pour affirmer la puissance de l'atavisme et de l'éducation, et l'on n'est pas hérétique pour s'imaginer Damase donnant l'impression de la spontanéité et de la grâce où d'autres donnent celle de la contention et de l'effort.

Son charme et jusqu'à cette élégance qu'on remarque en ses vers ne lui viennent-ils pas de son milieu familial? Avez-vous remarqué que, dans la basilique qu'il se fit construire sur la voie Ardéatine, c'est près de sa mère et de sa sœur qu'il voulut être enterré, *juxta matrem suam et germanam suam*, nous dit le *Liber Pontificalis*. C'est l'ordinaire souci de ceux qui vécurent longtemps ensemble et dans la plus étroite amitié. Et nous savons que cette compagnie était digne d'un lévite. Laurence sa mère donna au Christ soixante années de sa vie dans la sainte continence.

SEXAGINTA DEO VIXIT POST FOEDERA PRIMA

et Irène sa sœur lui fit don de toute sa vie :

HOC TUMULO SACRATA DEO NUNC MEMBRA QUIESCUNT  
HIC SOROR EST DAMASI NUMEN SI QUAERIS IRENE  
VOVERAT HAEC SESE CHRISTO CUM VITA MANERET.

La première le put choyer longtemps puisqu'elle trépassa nonagénaire, après avoir vu cinq générations :

HIC DAMASI-MATER POSUIT LAURENTIA MEMBRA  
QUAE FUIT IN TERRIS CENTUM MINUS UNDECIM ANNOS

(ou octo per annos (92 ans), ou minus uno per annos (99 ans), le mot manque après minus).

SEXAGINTA DEO VIXIT POST FOEDERA PRIMA  
PROGENIE QUARTA VIDIT QUAE LAETA NEPOTES.

De la seconde, hélas! il n'eût que les tendres années, mais qui ne sait ce que laissent de regrets ces jeunesse cueillies en leur fleur? Son âme s'envola, telles ces colombes qu'on voit monter, brillantes comme un marbre vivant, dans la gloire du soleil romain. Elle avait vingt ans! Ecoutez quels accents ce départ arrache à son frère :

BIS DENAS HIEMES NECDUM COMPLEVERAT AETAS  
EGREGIOS MORES VITAE PRAECESSERAT AETAS  
PROPOSITUM MENTIS PIETAS VENERANDA PUELLAE  
MAGNIFICOS FRUCTUS DEDERAT MELIORIBUS ANNIS  
TE GERMANA SOROR NOSTRI TUNC TESTIS AMORIS  
CUM FUGERET MUNDUM DEDERAT MIHI PIGNUS HONESTUM  
QUAM SIBI CUM RAPERET MELIOR TUNC REGIA COELI  
NON TIMUI MORTEM CAELOS QUOD LIBERA ADIRET  
SED DOLUI FATEOR CONSORTIA PERDERE VITAE  
NUNC VENIENTE DEO NOSTRI REMINISCERE VIRGO  
UT TUA PER DOMINUM PRAESTET MIHI FACULA LUMEN.

Si, de cette douce compagnie, il reste à Damase une propension à l'amitié et une délicatesse de touche peu commune aux tempéraments masculins, on ne trouve néanmoins rien d'amolli dans ses actes et, bien que son énergie soit tempérée, elle n'en est pas moins réelle. Il n'hésite pas à dénoncer à l'empereur les sept prêtres qui, après l'expulsion de l'antipape Ursinus, continuent dans Rome leurs factions schismatiques, et c'est avec une apostolique fermeté qu'il lutte contre les hérésies alors pullulentes et leurs artisans ratiocinateurs et turbulents. L'attitude qu'il prend vis-à-vis d'eux est toujours celle d'un chef. Il dépose carrément les évêques les plus notables de l'empire qui s'attachent à l'arianisme, et l'on connaît sa catégorique déclaration au sujet des patriarchats, sa fière proclamation de leur dépendance à l'égard de l'évêque de Rome : « L'Eglise romaine est au-dessus de toutes les Eglises, non point par la force du décret d'un Concile, mais par celle de la parole du Seigneur : Tu es Pierre ».

Clerc, il est, nous dit-on, vénéré de ses collègues pour sa vertu, son intelligence et sa culture, et c'est la plus grande majorité des fidèles et du clergé qui, dans la basilique Saint-Laurent in Lucina l'acclament comme Pape. Les employés du pape Damase sont aussi ses amis, tel ce Furius Dionysius Philocalus, un lapicide exquis dont il discerne le talent et dont il fait la renommée. Et, ne pouvant se défendre d'assurer pour jamais le monde de son culte et de son amour pour son maître, l'homme encadre de cette signature émue l'épigraphie de Damase pour le pape Eusèbe :

DAMASI PAPAЕ CULTOR ATQUE AMATOR  
FURIUS DIONYSIUS PHILOCALUS SCRIPSIT.

Tel encore saint Jérôme. Damase ne se trompe pas au sujet du fougueux Dalmate : il le distingue aussitôt en lui le vigoureux polémiste capable de réfuter les sophismes des sectaires, et l'homme qu'il faut pour mener à bien la tâche rude et délicate d'une refonte de la version latine des Ecritures, rendue nécessaire par les fautes qui se sont glissées dans la vieille *Itala*, non moins que par les altérations que les hérétiques lui ont fait subir pour soutenir leurs prétentions. C'est l'effet d'un rare génie que de savoir discerner dans un homme vivant ses qualités de ses défauts et de se servir des uns sans se rebuter des autres. Jérôme fut trois ans dans la compagnie du Pape et c'est faire, je pense, un bel éloge de ce dernier que de dire qu'après sa mort, le séjour de la ville (qu'il traite de Babylone) devint si intolérable au Dalmate qu'il dut la quitter pour « gagner la solitude palestinienne. Damase seul avait su tempérer les colères que, par ses mordantes satires, le Juvénal chrétien s'était attirées!

Avec sa délicatesse sans fadaise, ce qui me fait encore aimer saint Damase, c'est une dévotion pour les martyrs à laquelle il mêla cette note d'humaine tendresse dont l'Eglise romaine hérita de lui pour toujours. Quand les clercs du parti d'Ursinus sont rentrés dans le devoir, c'est à l'intercession des « témoins de la foi » qu'il attribue ce retour, dans une inscription qu'il fait graver

sur un monument de la via Salaria dédié à un groupe anonyme de martyrs :

PRO REDITU CLERI CHRISTO PRAESTANTE TRIUMPHANS  
MARTYRIBUS SANCTIS REDDIT SUA VOTA SACERDOS.

Il n'est quasi pas une tombe des cimetières romains que Damase n'ait ornée d'inscriptions gravées sur le marbre avec les caractères inimitables de son ami Philocalus.

Ce qu'on a dit de mal de ces vers-là! Renchérissant sur tous les autres critiques, Mgr Duchesne regrette le luxe avec lequel ils ont été incisés et aggrave son dédain pour le poète d'une injustice envers l'historien. Les épiqueurs de ce grand homme se sont livrés à des enquêtes où la minutie la plus vétilleuse le dispute au manque de goût le plus absolu. On l'a gourmandé pour son latin, qui ne pouvait pas plus être celui de Cicéron que le français de M<sup>me</sup> de Noailles celui de Bossuet. On a reproché à cet homme cultivé les reminiscences de ses nombreuses lectures (celles par exemple de Virgile dont il semble avoir lui-même du plaisir à se servir), comme si ses propres lecteurs, Prudence, Paulin de Nole, Venance, Fortunat n'ont pas à leur tour fait leur bien de ses tours les plus heureux. Eh! Arnobe-le-jeune n'a-t-il pas sans rien dire introduit dans sa prose tout un vers de saint Damase, que je souligne deux fois : *praevenierunt me* (l'auteur fait parler l'Eglise) *praevenierunt me namque in die afflictionis meae* TEMPORE QUO GLADIUS SECUT PIA VESCERA MATRIS et factus est Dominus susceptor meus (in Ps. XVII).

On a été jusqu'à taxer de plagiat la rencontre de deux mots par lesquels Damase exprime une idée qu'il serait malaisé d'énoncer autrement, ce qui nous conduirait, écrit dom Henri Leclercq avec infiniment d'esprit, ce qui nous conduirait « à soutenir que quand nous répondons : « Oui, je viens », nous citons Racine dans *Athalie*, et quand nous invitons un ami à s'asseoir nous citons Corneille dans *Cinna*! ».

Je soupçonne la critique par trop défavorable à l'endroit de ces vers très honnêtes et parfois fort heureux d'être née en un temps de truculence où la sobriété passait pour sécheresse et pauvreté. Elle est (en littérature le moins) vertu romaine — *parcimoniae studium* — et je suis fort tenté de trouver un certain cousinage entre les vers lapidaires de Damase et les oraisons les plus anciennes du Missel, que Mgr Batiffol compare à des médailles et en qui il trouve un excès d'abstraction et un défaut d'émotion, à quoi tient néanmoins, dit-il, « leur caractère romain, qui est ordre, raison, clarté, dignité, impassibilité ».

Sans donc déprécier ni surfaire le mérite des centons damasiens, adoptons l'appréciation de saint Jérôme, qui les trouvait élégants : *elegans in versibus componendis ingenium*. Excellent écrivain, Jérôme s'y entendait et n'avait pas l'habitude de mâcher son avis. J'ajouterai à l'appréciation du premier critique des épigraphes damasiennes qu'elles me semblent écrites avec un bon goût qui n'est pas la poésie même, mais qui rend lisibles les plus humbles vers. Parent de la sobriété et de la modestie, le bon goût est encore, ce me semble, une des marques de cette âme délicate.

Je n'en veux donner que deux preuves. Animé d'un zèle ardent pour les traditions chrétiennes et la restauration des tombes des martyrs, Damase pourtant n'y mettait pas un exclusivisme farouche que l'on aurait pu attendre d'un pape régnant au lendemain des persécutions : son amour des choses artistiques s'étendait aux monuments du paganisme et je voudrais, que, pour ce trait charmant, on lui décernât le titre de premier humaniste chrétien.

Où Damase donne un exemple de cette modestie chrétienne qui est le bon goût dans la culture de soi, c'est dans le choix de son lieu de sépulture. Son premier vœu avait été d'être enterré au milieu des martyrs de la catacombe Saint-Calixte. Une inscription qu'il fit graver en leur honneur dans ce cimetière nous apprend qu'il se ravisa et que ce fut le respect qui le fit changer d'avis :

HIC FATEOR DAMASUS VOLUI MEA CONDERE MEMBRA  
SED CINERES TIMUI SANCTOS VEXARE PIORUM.

Si les critiques littéraires refusent tout mérite poétique aux inscriptions de Damase, les historiens ne peuvent certes pas sans ingratitude répéter après Mgr Duchesne qu'elles sont « vides d'histoire ».

C'est nier l'histoire même! Si saint Damase naquit d'église, il fut aussi archiviste dès l'enfance. On n'a pas oublié qu'il était fils d'un notaire de l'Eglise romaine à l'époque des persécutions. Enfant, il avait ses entrées aux archives ecclésiastiques établies

à Saint-Laurent, près du théâtre de Pompée, et, tout jeune homme, il y fut probablement employé. Est-ce là, est-ce dans son propre génie qu'il prit le sens de l'histoire qu'il est un des premiers à posséder? Enfant, c'est déjà de la recherche historique qu'il fait quand il interroge les propres bourreaux des martyrs Pierre et Marcellin :

MARCELLINE TUOS PARITER PETRE COGNOSCE TRIUMPHOS  
PERCUSSOR RETULIT DAMASO MIHI CUM PUER ESSEM.

Ce sens de l'histoire, il le témoigne dans les réflexions dont il émaille les inscriptions mêmes. Lorsqu'il a le moindre doute sur ce qu'il avance, il le fait entendre, quand il ne se peut porter garant d'un fait, il nous avertit :

FAMA REFERT SANCTOS DUDUM RETULISSE PARENTES

ou bien :

HAEC AUDITA REFERT DAMASUS PROBAT OMNIA CHRISTUS.

Scrupules dignes d'un critique! Rien, non, rien dans ses compositions qui sente la légende, rien qui ressemble aux détails romanesques de certains *Actes* des siècles suivants.

Au lendemain des persécutions, le sol romain était comme un vaste reliquaire, mais de nombreuses galeries des catacombes avaient été ensablées, au commencement du siècle, pour éviter les profanations, et l'emplacement des corps saints était tombé dans l'oubli. Les inscriptions qu'on possédait étaient brèves, la foule des noms homonymes prêtait à confusion et les traditions locales tendaient à s'effacer et à se brouiller. Les recherches de Damase lui permettent de substituer, à la concision première, des épitaphes détaillées qui abondent en détails précieux pour l'histoire ecclésiastique. La plus typique est celle du pape Eugène, dont la découverte rendit à ce pontife sa qualité de martyr et qui fournit, sur l'histoire des *lapsi*, une page jusqu'alors inconnue.

Pour arriver à de tels résultats, Damase a institué d'actives enquêtes; armé de leurs données, il fait, comme dit le *Liber Pontificalis*, de nombreuses et heureuses recherches, *hic multa corpora sanctorum requisivit et invenit*, telle la tombe de Protus et Hyacinthe qu'un monticule cachait aux yeux :

EXTREMO TUMULUS LATUIT SUB AGGERE MONTIS  
HUNC DAMASUS MONSTRAT.

Telle encore la sépulture d'Eutychie dont on avait perdu toute trace et dont, à force de fouilles et de recherches, Damase refit l'histoire et rétablit le culte :

QUAERITUR INVENTUS COLITUR FOVET OMNIA PRAESTAT  
EXPRESSIT DAMASUS MERITUM VENERARE SEPULCHRUM.

C'est encore le cas pour Nemesius, dont la tombe

INCULTAM PRIDEM DUBITATIO LONGA RELIQUIT  
SED TENUIT VIRTUS ADSERUITQUE FIDEM.

Bref, sans Damase (et sans les travaux opiniâtres de J.-B. de Rossi, qui nous a rendu une grande partie de l'épigraphie damasienne), nous serions bien ignorants des quatre premiers siècles de l'Eglise romaine, et nous le restons de tout ce que les Goths du VI<sup>e</sup> siècle ont à jamais anéanti de ces inscriptions pleines d'histoire.

Mais, le zèle de l'historien s'était allumé en lui à un autre feu qu'à l'amour de la pure histoire; celui du culte des martyrs, qui s'accrut de la vogue que ses travaux donnèrent à leurs tombes retrouvées et embellies : un grand mouvement de pèlerinage vers leurs reliques se déclancha. Et, résultat qu'il prisait par dessus tout, en quittant ces lieux sacrés, les pèlerins emportaient la résolution de maintenir, contre les audaces novatrices, la religion des premiers temps.

Douce récompense de l'activité du Romain le plus occupé de son temps, que je me représente, la synaxe présidée, parcourant la ville en deçà et au delà des murs, ordonnant et surveillant fouilles et restaurations, puis, rentré chez lui, ciselant ses vers à la gloire des martyrs, enfin, ressorti encore, s'en allant voir les ouvriers qui bâtissent la basilique Ardéatine où il veut être enterré, puis ceux qui reconstruisent celle de Saint-Laurent, où Hadrien I<sup>er</sup> transporter un jour ses restes et près de laquelle il s'accorde une des meilleures joies du savant, celle de créer une bibliothèque :

ARCHIVIS FATEOR VOLUI NOVA CONDERE TECTA  
ADDERE PRAETEREA DEXTRA LAEVAQUE COLUMNAS  
QUAE DAMASI TENEANT PROPRIUM PER SAECULA NOMEN.

Ces gloires, il n'en est qu'une qui les dépasse, celui de docteur vierge de l'Eglise vierge, que lui donne saint Jérôme, témoin de sa vie : *vir egregius et eruditus in scripturis, virgo virginis Ecclesiae Doctor!*

JEAN D'ESCALETTE.

## Le cas de Jean Ilhas

Nous reprenons goût aux récits de guerre. En voici un — qui n'est pas allemand.

J'ai rencontré Jean Ilhas, entre deux gendarmes, dans un village de l'Ariège que je visite quelquefois l'été. Le malheureux garçon, à l'instigation de son père qui n'admettait pas que son fils unique ne fût plus de ce monde pour recueillir un jour son bien, avait passé le col pendant la guerre, après en avoir goûté quelques mois. Ce petit bien, son père et lui laissaient aux autres le soin de le défendre.

Dans ces pays de frontières amies où la paix est de règle depuis longtemps, l'idée infâme de la désertion fait son chemin dans l'homme avec moins de honte et de risques. Il est si commode de se dire qu'on n'a pas d'ennemi sur terre et, une belle nuit, de filer par un sentier de contrebande, hors du danger et du devoir. Le cas est rare; mais il existe. Ainsi Jean Ilhas déserta.

Du jour au lendemain, le père et la mère, complices, lui par calcul et elle par amour, furent mis au ban de l'opinion : des lépreux, des damnés. On est juste, on est dur dans ces Pyrénées ariégeoises où partout affleure le roc; si loin qu'on gîte du danger commun, on a gardé une ossature, celle même de la balance et de la croix. On est trop juste pour n'être pas dur, quand chaque jour s'allonge la liste des victimes. Le père Ilhas s'est dit que mieux vaut honte que cercueil, mieux misère que mort; après quelques années d'exil, le déserteur amnistié reviendrait prendre au foyer sa place toute chaude et ressaisir le petit bien qu'on lui gardait; on lui pardonnerait; on pardonne toujours aux possédants et aux malins : question de temps!

Il avait compté sans son fils, sans cet amour de la terre natale qui leur est commun à tous deux. Par un retour admirable des choses, le même amour — en lui faussé — qui a poussé le père à mettre son fils à l'abri pour qu'il pût jouir de sa terre, contraindra le fils à se rendre, à bout d'exil et de privation; à bout de privation de cette terre même, de ce roc sous elle, de ce ciel sur elle, de tout le pays qui l'entoure et qui l'a faite ce qu'elle est. Le père disait : notre champ. Le fils répond : ma patrie. Ni la peur, ni la honte, ni aucun autre amour ne sauraient guérir celui-ci.

C'est un beau cas. Le livre qui l'expose est un grand livre. Court, mais tendu; concis, mais large comme notre amour du pays. Il se nomme le *Déserteur* (1). Il est de Michel Yell, le plus pur, le plus sain de tous mes camarades de jeunesse, qui, loin d'ici, dans un coin de province, consacre patiemment aux lettres tout le temps et la force que le devoir d'état ne lui prend pas. Il est venu du camp de l'anarchie. Son premier livre, *Cauè*, qui date de plus de vingt ans, ruisselait de pitié et serrait les poings de révolte. Mais la révolte a trouvé son apaisement, la pitié son nom et son lit; elle est devenue charité et coule dans le fleuve chrétien; l'une et l'autre ont rencontré l'ordre, naturel et surnaturel, qui met en place les choses et les hommes, sauve tout, ne gaspille rien. Livre d'amour et de sainte colère, ce récit objectif en dit plus sur le sacrifice, sur la patrie et sur l'humanité, que toutes les déclamations théoriques de droite comme de gauche. Il désigne le plan unique sur lequel il

(1) Librairie Gallimard, 1 vol.

faut poser le problème du « double salut » pour chaque homme; il y a la terre natale, et, plantée dedans, la croix qui l'ombrage; tout le reste s'ordonne autour.

Oui, le déserteur s'est rendu, parce qu'il n'a pas réussi à arracher de son cœur sa patrie, sa patrie terrestre, sa patrie céleste, inséparables devant Dieu; il accepte enfin de souffrir pour elles. Ah! comme on comprend messieurs les critiques en face de cette concrète vérité! Ceux qui ont parlé du livre de Yell n'ont voulu y voir que la réussite, la saveur, la couleur, et la vigueur du trait. Ils ont tourné le dos à la substance vive; ils ont refusé audience à

l'invective souterraine, à la leçon des faits, au cri profond. S'il s'agissait d'insinuations pacifistes, défaitistes ou autres, quel succès ne feraient-ils pas aux « idées généreuses » de ce livre de guerre! Car c'en est un et des plus beaux : toute l'horreur des combats à l'arrière-plan... Mais ils rencontrent dès le seuil, avec la croix debout, l'idée insolente du sacrifice, auquel personne n'a le droit de se refuser. Est-ce donc là la paix? C'est elle.

Il est heureux que ce grand livre de charité, d'honneur et de justice nous vienne d'un auteur français.

HENRI GHEON.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Une étude de M. De Wulf sur le cardinal Mercier (1)

En quittant sa chaire de Louvain pour monter sur le siège de Saint-Rombaut, en dépouillant la toge professorale pour revêtir la pourpre cardinalice, Mgr Mercier n'a pas dit adieu à la philosophie, il ne s'est pas séparé de son maître, saint Thomas d'Aquin.

M. De Wulf, dans l'étude dont nous continuons l'analyse, a mis parfaitement en lumière la continuité de sa pensée au cours de sa carrière nouvelle, la conformité de son action aux principes directeurs du thomisme.

Il en appelle aux premiers volumes des *Œuvres pastorales*, où le philosophe se montre ou se laisse deviner derrière le théologien et le moraliste, soit que la philosophie affleure à la surface, soit que, plus souvent, elle reste sous-jacente. Indépendamment de ce que je voudrais appeler les idées d'appui ou de soutien, la manière même de traiter les sujets de dogme ou de morale, d'agiter des problèmes d'ordre social ou familial, par exemple l'éducation, décelle « la souveraine aisance du penseur accoutumé à juger de haut » à remonter aux principes, à en incorporer la substance dans les applications pratiques. L'accent même de professeur caractérisé par le tour direct, par l'interpellation de l'auditoire, se retrouve dans le style vivant du Pasteur s'adressant à ses ouailles ou de l'argumentateur rompu aux joutes de la dialectique.

Il me souvient de la surprise, très agréable d'ailleurs que nous causait cette dérogation à des formes traditionnelles d'un classicisme assez empesé. Cette présentation rationnelle de la doctrine révélée, qui donnait une vive satisfaction à l'intelligence, put, dès l'abord, manquer d'une certaine adaptation au niveau populaire que la parole du Cardinal sut rencontrer plus tard, mais elle obtint tout de suite par delà les frontières du diocèse et même celles du pays, la plus large audience des esprits cultivés. Tel de nos amis se rencontrant en pèlerinage aux Lieux Saints avec des prêtres de diverses parties de l'Europe, était frappé de constater avec quelle promptitude la Lettre pastorale sur le mariage avait pris son essor par le monde. C'est qu'aussi bien l'élévation de la pensée le disputait ici à la hardiesse de l'apôtre, et ces appréciateurs étrangers, en se récriant d'admiration, tombaient d'accord pour reconnaître que la liberté apostolique de l'évêque avait été couverte par le prestige du prince de la science, chef d'école philosophique.

(1) Voir *Revue* du 13 février 1931

M. De Wulf s'est d'autant moins gardé d'omettre la part brillante que le Cardinal a prise aux travaux de l'Académie royale de Belgique dont il fut élu membre titulaire en 1902, que l'étude de l'*Annuaire* analysée dans le présent article, est originairement une lecture faite à l'Académie. Il s'étend, non sans raisons, sur le célèbre discours *Vers l'unité*, prononcé en 1913, en séance solennelle, devant S. M. le roi Albert et de nombreux diplomates, par le cardinal Mercier, en sa qualité de président pour cette année. Ce discours marque une date importante dans le développement de la pensée philosophique du Cardinal. M. le chanoine Vrancken nous avait raconté les détails de sa composition à la maison de campagne de Lhermite; M. De Wulf nous en définit la portée. Je n'étonnerai pas les gens avertis en disant que de toutes les pages écrites par le Cardinal, celle-là fut la plus contestée par le chœur des opposants, inséparable du chœur des admirateurs et amis, double escorte alternante de toute grande renommée. Après l'audition du *Vers l'unité*, tel cartésien impénitent s'écriait : « Nous le tenons cette fois ! » Il leur paraissait — oh! avec la plus entière bonne foi — que non seulement le cardinal avait brûlé les dieux qu'il adorait, mais qu'il avait brûlé son encens sur l'autel des faux dieux, les Bergson et les Le Roy. Leur critique avait aperçu comme une variation et leur bienveillance criait à la contradiction. L'intellectualisme qui fait consister l'intensité et la valeur de la vie psychique dans l'acte intellectif est assurément la dominante du thomisme. Est-ce que Mgr Mercier l'abjurait, en mettant l'accent sur l'aspect moral, social, religieux du problème philosophique? Est-ce qu'il lui tournait le dos en répétant le mot célèbre « qu'il faut aller à la vérité avec toute son âme » et encore « qu'il faut soumettre à la raison réfléchissante l'ordre moral aussi bien que l'ordre spéculatif, à l'effet d'unir en une synthèse intégrale la totalité du contenu de la conscience humaine »?

Allons donc! Comme l'observe si justement M. De Wulf : « Ces données intégrales et immédiates de la conscience où l'élément émotif et moral complète l'élément intellectuel, c'est encore l'intelligence qui s'en occupera ».

Et, quel que soit l'éloge adressé dans ce discours à cette phalange de philosophes français, les Ollé-Laprune, les Bergson, les Le Roy, les Wilbois ou les Blondel, en applaudissant à leur sincère effort qui tendait vers une philosophie assez large, assez fortement équilibrée pour embrasser les répercussions morales, sociales, voire religieuses d'une doctrine théorique, le Cardinal académicien ne manquait pas de rappeler que dans ces démarches sur ces divers terrains « le philosophe ne peut dépouiller sa nature. Il pensera humainement. Or, penser humainement c'est, malgré qu'on en ait, (cette parenthèse limitait l'éloge par le blâme implicite des prétentions anti-intellectualistes), abstraire des concepts, les

composer ou les dissocier, c'est faire cela, rien que cela ». Donc, le Cardinal dont la conception du monde et de la vie s'est incontestablement enrichie, ne fait abandon d'aucune théorie essentielle du thomisme. Il n'a pas même évolué, mais il intègre dans sa philosophie — pour les traiter selon les principes néo-scolastiques — des acquêts d'ordre moral, social, religieux, dont le contact des hommes et le maniement des affaires lui ont révélé l'importance. L'évêque a élargi le champ de vision du penseur; l'évêque a parfait le philosophe.

\* \* \*

Ce discours de 1913, prononcé à la veille de la guerre, était, pour ainsi dire prophétique, note M. De Wulf, « il préluait à l'action où le conflit allait jeter le Cardinal en faisant de lui l'un des hommes publics les plus marquants de l'époque ». Il s'en souviendra, en pleine tourmente, en 1916, lorsqu'il écrira aux traucteurs anglais de son *Manuel de philosophie* : « Le moment est propice de présenter aux esprits inquiets une solution adéquate aux appels de la totalité de la conscience ».

Aussi bien M. De Wulf ne se borne pas à rappeler le rôle de tout premier plan qu'a joué le Cardinal pendant ces années terribles où il fut « le bouclier de tout un peuple »; le premier, je crois, il nous montre de quel métal, si j'ose dire, était forgée l'armure dont il se revêtit pour se mesurer avec ses adversaires et leur tenir tête. C'est la pure doctrine du thomisme, fondée sur sa métaphysique pour laquelle *l'individu seul est une réalité* et sur sa morale qui assigne à chacun sa fin. Partant de là, sans doute l'homme est appelé par sa nature à vivre en groupe, mais, parce que le membre individuel est le seul être social, la vraie substance humaine, tandis que la collectivité, soit l'Etat, n'est pas une Entité distincte, les membres ne mettent en commun leurs activités que pour garantir leurs droits et réaliser des buts inaccessibles à leurs efforts isolés. Manifestement donc, *le groupe n'existe que pour le bien de ses membres* : c'est son unique raison d'être. Donc celui-ci ne peut être subordonné, encore moins sacrifié, au bien du groupe. Dans leur perfection essentielle, les hommes sont égaux et l'Etat ne peut entraver la poursuite de leur fin. L'individualisme thomiste ruine l'étatisme mis en vogue dans l'Allemagne de Fichte, il le ruine par la base.

C'est, armé de ces principes que le Cardinal, fidèle à ses vieilles convictions de philosophe, soutenait le choc des discoureurs allemands avec lesquels il échangeait des lettres. Au nom de la philosophie, il répudiait le Moloch de l'Etat omnipotent et lui déniait carrément le droit d'attenter aux libertés individuelles. Avec une superbe éloquence, il revendiquait contre le retour du despotisme antique la dignité de l'homme, la supériorité de la civilisation chrétienne.

C'est avec la même puissance doctrinale, puisée à la même source, que le Cardinal faisait le procès du militarisme et définissait le droit de guerre. Parce que le bien des individus est la paix, l'ordre s'identifie avec la paix, suivant la belle définition augustinienne que jadis, aux heures sereines de son enseignement, le Cardinal avait magnifiquement développée dans sa *Métaphysique* : *la paix est la tranquillité de l'ordre*, basé sur la justice et la charité. Criminelle est donc la guerre qui rompt la paix pour des fins ambitieuses et conquérantes. Juste seulement est la guerre entreprise pour la défense du Droit, la réparation de l'injustice, en définitive, pour le rétablissement de la paix.

Qu'on relise la *Correspondance* publiée par M. le professeur Mayence; qu'on relise les célèbres *Pastorales*, on sera frappé de voir que la philosophie du plus pur thomisme les imprègne et les vivifie.

Voilà ce qui n'avait pas été dit et ce qu'il appartenait à M. De Wulf de dire avec sa clarté et sa profondeur de grand scolastique.

J'ai noté dans l'article précédent que la carrière professorale de Mgr Mercier est admirablement symbolisée dans le portrait de Jef Janssens dont M. De Wulf a fait un juste éloge. Le même artiste, on le sait, ne fut pas moins heureusement inspiré dans la toile qui représente le Pontife agenouillé sur son prie-Dieu en une attitude d'adoration extatique.

Pourquoi faut-il, comme le déplore non moins justement M. De Wulf, que le Cardinal de la guerre ait été si lamentablement défiguré par l'artiste français Besnard! « Il nous le montre, écrit-il, devant un Christ en croix, en homme que l'épouvante rend indécis et presque hagard, la démarche hésitante, la main qui tremble tenant la fameuse *Pastorale* de Noël 1914. Certes, le Cardinal qui portait sur ses épaules le fardeau des épreuves de tout un peuple, connaissait la souffrance, mais non l'abattement. La main qui écrivit tant de pages pleines de doctrine et superbes d'éloquence indignée n'est pas celle d'un homme que trouble la crainte. On sait maintenant qu'il fut seul à prendre la responsabilité de ses actes et de ses enseignements, également insensible aux objurgations d'amis timorés et aux menaces ouvertes de ses adversaires ».

On ne saurait mieux dire. Je me borne à ajouter qu'il fut donné à une femme, M<sup>me</sup> Van Humbeek-Piron de faire revivre par un simple crayon la fière attitude du Cardinal en face de l'ennemi de la patrie.

\* \* \*

Après avoir dépeint dans un splendide tableau la célébrité mondiale dont le Cardinal fut entouré à partir de la guerre, M. De Wulf en recherche la cause. Son secret, répond-il, c'est « d'avoir montré, mieux que personne, à un moment où tout semblait crouler, que le Droit, l'Honneur, le Devoir, la Vérité habitaient, immuables, des régions inaccessibles aux passions et aux bouleversements. C'est d'avoir été, aux heures les plus sinistres, l'interprète, le docteur de cette loi non écrite, gravée au plus profond de la conscience, évoquée tour à tour à travers les siècles, par les prophètes, les poètes, les princes de l'éloquence et de la philosophie. Il a fait apprécier à l'humanité ce que son patrimoine a de plus auguste. Aux yeux des masses, Mercier est devenu un surhomme — tout simplement pour avoir montré ce que comporte la dignité d'homme ».

Mais applaudir à son geste, à sa doctrine, c'était sans le savoir applaudir à la philosophie, mère de sa pensée.

Revenant alors à la restauration de cette philosophie dont Mercier fut l'artisan providentiel, M. De Wulf en célèbre le triomphe. Mais d'où vient cet éclatant succès? C'est qu'au fond la scolastique des grands siècles médiévaux a façonné l'âme des nations modernes. « Les théories capitales du thomisme — telles le pluralisme (diversité du réel), l'horreur du monisme, le respect de la personnalité, le prestige des idées abstraites, la place centrale d'un Dieu surélevé au-dessus du monde et distinct de lui — traduisent les aspirations les plus profondes de cette civilisation. » En ramenant les esprits à Thomas d'Aquin, Désiré Mercier a répondu aux aspirations les plus impérieuses de la conscience occidentale.

Il a eu foi dans ce réveil parce qu'il a cru à la continuité, à la pérennité de la pensée philosophique se déroulant à travers les âges. Il a compris, mieux que personne, la nécessité de renouer le fil de la tradition. Il a vu clairement que ce patrimoine de l'humanité était susceptible d'enrichissement et d'adaptation.

M. De Wulf met fin à cette étude, qui n'a pas été écrite, par ce jugement d'ensemble.

« La personnalité du cardinal Mercier ne connut ni lacune ni heurt. Elle fut complète et harmonieuse. Il possède à un degré éminent la logique qui convainc, la clarté qui rend aisé aux intelligences l'accès de la vérité; la prudence qui donne le sentiment

de la sécurité; la décision qui entraîne; l'autorité qui s'impose; un sens infiniment délicat du devoir, de ce devoir qui, banal ou héroïque est la forme sacrée de l'action; — et, par-dessus tout, la bonté dont le rayonnement est irrésistible, *bonum est diffusivum sui* — et sans laquelle il n'y a pas de vraie grandeur.»

J. SCHYRGENS

## Conférences CARDINAL MERCIER

La prochaine séance aura lieu le mardi 24 février, à 5 heures (Salle Patria).

M. ANDRÉ BELLESSORT

y parlera

d'UN GRAND DRAMATURGE MODERNE :  
FRANÇOIS DE CUREL

### Liturgie et catéchisme en Occident et Orient

Du dernier numéro d'Irénikon, nous reproduisons ici ce très intéressant article de dom Lambert Beauvain :

Un séjour en Orient pose, par comparaison, certains problèmes religieux qui gagnent à ne pas être envisagés trop unilatéralement. La question de l'enseignement religieux et des méthodes employées éveille particulièrement l'attention d'un Occidental qui séjourne en Orient. L'exposé méthodique de notre *Credo*, je veux dire l'enseignement didactique du catéchisme, et même de la prédication, est inconnu, ou du moins peu vulgarisé jusqu'ici dans les Eglises orthodoxes; lacune que nos frères séparés regrettent, en rendant hommage au zèle du clergé catholique pour l'enseignement religieux des fidèles. D'autre part, la participation active à la vie liturgique, sans être suffisante encore, est plus développée et je dirais plus vivante en Orient que chez nous.

Ne faisons pas de comparaisons désobligeantes et de statistiques, d'ailleurs bien difficiles à établir. Mais à notre avis les deux moyens d'enseignement doivent être combinés. La liturgie et le catéchisme, en Orient comme en Occident, sont indispensables pour assurer une formation religieuse profonde et vivante.

C'est ce que je voudrais démontrer.

Tout l'enseignement religieux n'a qu'un but : augmenter ou fortifier la foi dans les âmes : l'éducation religieuse qui n'aboutit pas à ce résultat, fait faillite.

Or une double activité prépare et constitue l'acte de foi : travail naturel et travail surnaturel.

Il faudra donc que l'éducation religieuse génératrice de foi réalise ce double élément. L'intelligence des dogmes de la foi et des preuves qui en confirment la divine origine; la connaissance du donné révélé et des formules dogmatiques, mêmes proposées dans l'exposé méthodique de nos catéchismes, tout cet ensemble constitue la condition normale et l'élément matériel de la foi : ce n'est pas l'acte de foi, pas plus que les matériaux accumulés sur les chantiers, même taillés et équarris, ne constituent l'édifice lui-même. L'acte de foi n'est pas la conclusion d'un syllogisme et l'acceptation théorique et distante du donné révélé : c'est là un travail rationnel, dont l'impie lui aussi est capable, mais qui ne suffit pas à engendrer la foi.

Que manque-t-il donc? L'élément surnaturel fait défaut. Rien n'est fait si l'Esprit d'adoption n'illumine et ne transfigure à nos yeux ce donné révélé et n'arrache à nos âmes, transformées par l'esprit de Dieu et comme stupéfaites de leur audace, ce cri d'admiration et d'amour : *Abba, Père!* Sous cette secousse divine, grâce à ce courant aussi puissant que mystérieux, nos volontés rétives et rebelles, nos aspirations assoupies et étouffées, nos intelligences bornées, sans envergure et sans élan, toute notre âme, comme ankylosée après la chute, sort de son engourdissement et de ses ténèbres. Aimantée par l'Esprit de Dieu, elle subit maintenant l'irrésistible attraction du grand Mystère (*nisi Pater traxerit eum*); elle s'élance vers le donné révélé, non comme vers un système philosophique solidement établi — c'est le travail naturel, — mais vers le message d'ineffable amour qui nous apporte les gages de l'héritage, et nous ouvre les voies de la vie divine.

L'acte de foi n'est donc pas l'acceptation froide et distante du philosophe; c'est une possession, une étreinte, un abandon spontané et sans réserve : *adhaesit anima mea post te* : vertu divine qui permet à nos âmes de s'assimiler l'élément matériel de la foi, de le faire passer dans notre substance et notre vie.

Il n'est pas question, est-il besoin de le dire, de minimiser l'apport intellectuel dans l'acte de foi. Bien au contraire : les fondements rationnels de nos croyances doivent être d'autant plus rigoureux et plus scientifiques que les âmes ont été davantage mises en défiance par l'esprit rationaliste et les infiltrations modernistes : sans un enseignement religieux sérieux et précis, tel que le catéchisme le propose, les dogmes catholiques s'estompent de plus en plus dans le vague d'une notion atavique sentimentale ou faussement mystique. Les croyances précises feraient bientôt place à de simples intuitions religieuses, indépendantes de tout magistère, soustraites à toute direction.

Mais sous prétexte d'éviter ces excès, ne tombons pas dans cet intellectualisme outrancier et exclusif qui croit avoir suffisamment assuré l'éducation religieuse des fidèles par l'étude théorique de formules abstraites, sans faire la place nécessaire à l'élément surnaturel, je veux dire aux énergies divines enfouies dans les âmes baptisées.

\* \* \*

Pour assurer cette vraie éducation chrétienne des fidèles, l'Eglise utilisait jadis un procédé que l'on peut appeler *surnaturel*. *L'enseignement était une prière et la prière un enseignement*. La vérité religieuse, pour franchir le sanctuaire de l'âme, n'est pas coulée au préalable dans des formules dogmatiques et des exposés méthodiques : elle se fait adoration, louange, action de grâces, prière. Elle se fuse dans des hymnes, des antiennes, des doxologies, des péripécopes, des homélies, des chants, tout palpitants de foi et d'amour. La vérité qui s'est faite ainsi prière, descend dans le cœur toute chargée des bénédictions célestes; et l'âme qui l'accueille se trouve dans l'attitude religieuse qui convient pour recevoir dignement le don de Dieu; en d'autres termes, l'enseignement religieux revêt une forme culturelle, sacrée, sanctifiante. L'église, le sanctuaire, l'autel sont le lieu où les fidèles apprennent à vivre leur religion, le foyer d'où elle rayonne : *quand il s'agit de religion, l'école c'est avant tout l'église*.

Prenez dans l'ancienne Eglise un exemple typique qui nous dispensera d'aligner ici de nombreux documents. L'*Ordo* romain VII (qui date du VIII<sup>e</sup> siècle, mais qui, de l'avis unanime des historiens, codifie des usages beaucoup plus anciens, venus du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle, et résume dès lors toute la tradition de l'époque des Pères), l'*Ordo* romain décrit toute la formation religieuse préparatoire au baptême, nous dirions aujourd'hui toute la formation catéchistique. Et ce qui frappe surtout, c'est le caractère de *sacramental* que revêt l'enseignement de la religion, en d'autres

termes, le *procédé surnaturel*. Les leçons de catéchisme sont des actes rituels et sacerdotaux où l'on touche du doigt l'œuvre de la grâce. La foi est un don de Dieu et une vertu théologale; l'âme s'y prépare par le contact de signes sensibles chargés d'énergies surnaturelles. A chaque réunion (et elles se multiplient pendant le carême), s'accomplissent de multiples exorcismes : *exorciso te, immunde spiritus*; des prières collectives : *Complete orationem vestram et dicite : Amen*; des impositions des mains et des oraisons solennelles : *imponit manus super capita eorum dicendo : Deus caeli et terrae...* Et surtout, les catéchistes, à plusieurs reprises, marquent le front des catéchumènes du signe de la croix : *Dicit diaconus : Signate illos. Et signent illos infantes in frontibus eorum*. De là que l'ensemble des rites catéchistiques est appelé *signatio*.

L'*Ordo* décrit ensuite longuement les grandioses fonctions liturgiques par lesquelles on communique aux jeunes initiés les saints Évangiles, le Symbole de la foi, l'Oraison dominicale, tandis que les exorcismes, les oraisons, les impositions de mains se renouvellent.

Et cette initiation, ce *catéchisme*, se déroulant au cours de l'avant-messe, constituait essentiellement un *acte liturgique* que les ministres du Christ accomplissaient au pied de l'autel. L'éducation religieuse se faisait par un *procédé surnaturel*.

Dans tout son enseignement, saint Augustin se montre fidèle au même principe. C'est dans la célébration des saints mystères, et par la participation active des néophytes, qu'il achève l'initiation de ceux-ci aux saints Mystères.

« A vous qui venez d'être baptisés, dit-il, dans le deux cent vingt-septième sermon, j'avais promis un discours sur le sacrement de la table sacrée, sacrement auquel vous participez en ce moment même, et que vous avez connu la nuit dernière. Voyez comment dans ces Mystères, tout se suit naturellement. Après avoir prié en secret, je vous inviterai à élever vos cœurs... N'est-ce pas ce que doivent faire les membres du Christ? Vous êtes devenus la nuit dernière les membres du Christ; mais où réside votre Chef? Des membres ont un chef et si celui-ci ne les précède comme un guide, les membres ne le suivront pas. Où donc est allé votre Chef? Qu'avez-vous répété dans le symbole? « *Le troisième jour il est ressuscité d'entre les morts; il est monté au ciel; il est assis à la droite du Père* ». Ainsi notre Chef est au ciel; et voilà pourquoi lorsque je vous inviterai à élever votre cœur vers notre Seigneur, vous répondrez : « *Nous avons les cœurs vers le Seigneur* ». Mais c'est par la grâce de Dieu que vous avez d'être ainsi unis au Seigneur. Aussi quand je dirai : « *Rendons grâce au Seigneur, notre Dieu* », vous y applaudirez en répondant : « *Il est bien juste et bien convenable...* ».

« Une fois la consécration achevée, nous disons l'Oraison dominicale, celle que je vous ai enseignée et que vous avez répétée. Puis, à la suite de cette oraison, je vous souhaiterai la paix en disant : « *La paix soit avec vous* ». Et nous échangerons alors entre nous un saint baiser. Ce baiser est un gage de paix : ce que tu as sur les lèvres doit remplir ton cœur. Et si tes lèvres s'approchent des lèvres de ton frère, veille à ce que ton cœur ne s'éloigne pas du sien. »

Incontestablement, c'est par la prière et dans la prière que l'ancienne Eglise faisait l'éducation de ses enfants. Sans doute, elle était moins riche en formules. Elle ne possédait pas l'exposé méthodique de nos catéchismes, les symboles même de sa foi ne furent rédigés qu'après des siècles de lutte, comme un chant de victoire, après d'héroïques combats. Mais ses enfants vivaient ardemment, passionnément cette foi, qui ne fut que plus tard coulée dans des moules. Chaque chrétien se savait uni au Père, par son Fils éternel venu dans la chair, et par leur commun Esprit. On était passé de la mort à la vie, à la vraie vie; on était des dieux

d'adoption, des fils du Père, des frères du Christ, des saints : c'est toute la moelle du christianisme.

\* \* \*

Mais il est temps d'en venir à la *situation actuelle*. Le *procédé surnaturel*, n'est-il pas trop négligé et les formules des prières sont-elles encore en nous le principal véhicule de la doctrine chrétienne? Les *méthodes* d'enseignement suivies dans les leçons de catéchisme (qu'elles se donnent à l'église ou à l'école) et dans les cours de religion (qu'ils soient professés dans les établissements officiels ou dans les instituts catholiques), les *méthodes* d'enseignement religieux ne sont-elles pas identiques à celles employées pour l'enseignement des *matières profanes*; et n'est-ce pas pourtant le principal, pour ne pas dire l'unique facteur d'initiation religieuse aujourd'hui? Jadis, pour fixer le symbole des croyances des chrétiens, il suffisait d'écouter leurs adorations et leurs prières; ils priaient leur foi; et selon un axiome dogmatique du IV<sup>e</sup> siècle : *la règle de la prière servait à établir la règle de la croyance*; tant s'identifiaient les deux éléments... Notre foi paraîtra bien suspecte aux générations futures et notre orthodoxie douteuse, si, pour fixer le symbole de nos croyances, on a recours aux manuels de piété et aux formulaires de prières dont les éditions ne sont pas épuisées aujourd'hui.

Ce *procédé surnaturel* était tellement habituel jadis, que, lorsque l'hérésie rendait nécessaire la définition de la doctrine en une formule précise et la fixation d'un symbole, cette profession de foi se transformait aussitôt en hymne liturgique chantée à l'autel, et intégrée dans la célébration des saints Mystères. On se contenterait aujourd'hui d'ajouter un leçon au catéchisme.

Entendons-nous, cet *enseignement catéchistique* est légitime, nécessaire, indispensable aujourd'hui; il sert à fixer l'élément matériel de la foi, le donné révélé, défini par l'Eglise, et celui-ci a besoin d'être connu avec précision, sous peine de compromettre la foi elle-même. On ne saurait donc exagérer l'importance de cet exposé méthodique de la doctrine chrétienne proposé dans les chapitres de nos catéchismes.

Mais s'il faut affirmer cette nécessité, il faut être plus catégorique encore dans l'affirmation de son insuffisance à former des chrétiens fortement trempés, de vrais fidèles qui vivent ardemment leur foi et pratiquent une piété profonde, solide, nourrie de saine doctrine et gardée pure de tout alliage. Aussi constatons-nous que ces textes sacrés, appris et retenus comme une lettre morte, demeurent trop souvent dans la plupart des esprits à l'état de formules sèches, sans rayonnement, sans sève, inopérantes. Le *procédé surnaturel*, je veux dire l'enseignement religieux distillé dans l'âme goutte à goutte et comme par endosmose, grâce à la *prière doctrinale et collective* du corps mystique du Christ, est donc le *complément indispensable du procédé catéchistique*, que l'on pourrait appeler, si l'on ne craignait les formules outrancières, un *procédé trop naturel*.

Heureusement tout est à pied d'œuvre pour remettre pleinement en valeur cette *méthode traditionnelle*, sans création de nouveaux organismes, ni déploiement de nouvelles forces : la *participation des fidèles aux actes culturels* devenus conscients et vécus, la *restauration de la vie liturgique* dans la communauté chrétienne entraîne infailliblement la *restauration du procédé traditionnel* dans l'enseignement religieux.

Évidemment, le dogme n'est pas proposé dans les textes liturgiques sous forme de canon ou de thèse, pas plus d'ailleurs que dans la Sainte-Ecriture et les écrits des Pères; le missel n'est pas un traité de dogmatique ou un symbole de définitions conciliaires. Mais la liturgie s'assimile le dogme, l'assouplit à sa nature, le tamise dans ses formules, ses rites, ses symboles. Elle est notre foi confes-

sée, sentie, priée, chantée, ravivée au contact de la foi de nos frères, de toute l'Eglise.

La tradition chrétienne atteste à l'évidence que c'est au cours des saints Mystères que les Pontifes, s'inspirant des textes liturgiques et des péripécies de la Sainte-Ecriture lues à l'avant-messe, faisaient l'éducation chrétienne de leurs fidèles. C'est à l'occasion de ces homélies liturgiques que saint Jean Chrysostome en particulier initiait son Eglise à la compréhension et à l'amour des Saintes-Ecritures : connaissance que le grand Docteur byzantin considérait comme indispensable à la vie chrétienne, et qui est malheureusement si négligée aujourd'hui.

Voici comment il s'exprimait au début d'une homélie sur la parabole du mauvais riche :

« Poursuivons et développons encore aujourd'hui le même sujet. J'aurais pu développer cette parabole en un seul discours. Si une tendre mère quand elle allaite son enfant et le dispose de la sorte à prendre plus tard une nourriture solide, versait sans ménagement dans sa bouche du vin même excellent, elle ferait une action inutile, puisque l'enfant rejeterait cette liqueur et la répandrait sur sa petite tunique qui lui couvre la poitrine. En la lui donnant au contraire avec précaution et goutte à goutte, on le voit l'absorber sans difficultés. Ainsi aussi, nous ne vous avons pas versé tout d'un coup la coupe des Ecritures ; mais nous l'avons divisée en plusieurs entretiens, vous laissant ainsi le loisir de détendre votre esprit.

« C'est pour cela aussi que j'ai fréquemment le soin de vous annoncer plusieurs jours d'avance le sujet du discours suivant, pour que vous puissiez dans l'intervalle, par la lecture des Livres saints, saisir la marche de notre commentaire et vous préparer à comprendre. Aussi ne cesserai-je jamais de vous exhorter à réfléchir à nos instructions, non seulement ici mais dans votre maison, en relisant les Saintes-Ecritures et en vous appliquant à leur étude. Et qu'on ne vienne pas me tenir ce langage : « Je me dois à mes plaidoiries, les affaires de l'Etat m'absorbent, j'exerce un art, je suis marié, j'ai des enfants, je gouverne ma maison, je suis un homme du siècle, il ne m'appartient pas de lire les Ecritures ! Que dites-vous, homme, mais votre devoir est de vous appliquer à l'étude des Saintes-Ecritures, plus encore que les solitaires (1). »

Aussi était-ce une déduction de ses études sur l'antiquité chrétienne autant qu'une constatation d'homme d'œuvres qu'exprimait le grand historien Godefroid Kurth, en réponse à une enquête organisée par la *Croix* (5 août 1911) sur les causes de l'ignorance religieuse : « Selon moi, l'une des plus grandes causes de l'ignorance religieuse, sinon la plus grande, est l'ignorance liturgique. Rendre aux fidèles l'intelligence et par suite l'amour des Mystères qui se célèbrent à l'autel, remettre dans leurs mains le

*missel* qu'ont remplacé tant de livres de dévotion vulgaires et médiocres, c'est la vraie manière d'enseigner la religion, d'attacher au temple ceux qui le visitent encore et d'y ramener plus tard ceux qui l'ont déserté ».

Sans diminuer en rien l'enseignement méthodique de la religion tel qu'il se pratique dans nos catéchismes, il faut affirmer l'insuffisance de ce moyen et la primordiale nécessité de l'éducation religieuse par la vie liturgique : l'Occident aussi bien que l'Orient doit faire sur ce point son examen de conscience et prendre de sérieuses résolutions.

Et comment terminer cet exposé sans rappeler les graves et décisives paroles de S. S. Pie XI dans son encyclique *Quam primas* du 11 décembre 1925 :

« Pour instruire le peuple des vérités de la foi et l'élever par leur intermédiaire aux joies de la vie intérieure, les solennités annuelles des mystères sacrés ont bien plus d'efficacité que tous les documents, même les plus graves, du magistère ecclésiastique ; ceux-ci n'atteignent, en effet, qu'un nombre restreint d'hommes éclairés ; celles-là frappent et instruisent tous les fidèles ; les uns touchent l'esprit surtout, les autres affectent salutairement l'homme entier, esprit et cœur. Composé d'âme et de corps, l'homme se laisse nécessairement émouvoir et exciter par les solennités des fêtes ; la variété et la splendeur des cérémonies sacrées l'imprègnent abondamment de la doctrine sacrée ; et les changeant en suc et en sang, l'homme les fait servir au progrès de sa vie spirituelle. Les documents historiques témoignent d'ailleurs, que ces fêtes ont été introduites l'une après l'autre quand les besoins ou l'utilité du peuple chrétien semblaient le demander. »

DOM LAMBERT BEAUDUIN.



**Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre**

CHEMISES      CHAPEAUX  
CRAVATES      CANNES  
COLS      TÉLÉPHONE 20416      PARAPLUIES

*27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles*

## Tissus d'Ameublement DUROBELLE

Garantis insensibles aux plus ardents rayons du soleil dans n'importe quel climat du monde

CRETONNES, REPS, DAMAS, VELOURS, SOIES, etc.

**Garantie illimitée**

Remplacement gratuit en cas de décoloration

Agence exclusive :

41, rue Joseph II, OSTENDE

722

## 300.000 foyers belges

ont un poste de T. S. F.

Catholiques,  
retenez ce chiffre  
et  
soutenez

## Radio Catholique Belge

23, rue du Marais, BRUXELLES      Compte Ch. n° 102

## Régie Autonome de "PATRIA"

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

23, rue du Marais, Bruxelles

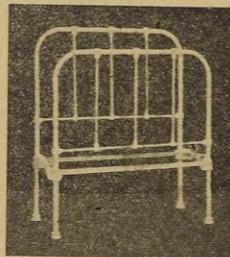
Téléphones :  
17 34 00 et 17 51 21

Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**  
740 places assises  
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.  
Fosse pour orchestre.
  2. **Salle des CONFÉRENCES**  
225 fauteuils  
Estrade et installation pour projections lumineuses.
  3. **Vaste HALL avec buffet**  
400 m<sup>2</sup>  
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.  
Installation unique d'amplification p<sup>r</sup> disques de phonographe (pick-up).
  4. **Locaux spacieux et confortables**  
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.
- La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc. ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

## St<sup>e</sup> A<sup>m</sup> des ATELIERS RICHELOT

NIVELLES-Est - T. 94



Spécialités pour Pensionnats,  
Couvents, Cliniques et Hôpitaux

Lits de tous genres  
Sommiers en toutes dimensions  
Chaises pilantes et tables en fer  
Lavabos et tables de nuit  
en tôle.

Notez soigneusement notre adresse  
qui, si elle ne vous est pas ut<sup>le</sup>  
aujourd'hui, pourra vous être néces-  
saire demain.

799

## TOUT POUR LES ARTS ET L'INDUSTRIE

M<sup>on</sup> Raph. DAMMAN

71, Rue Berckmans, 71, BRUXELLES

Téléphone : 175,28

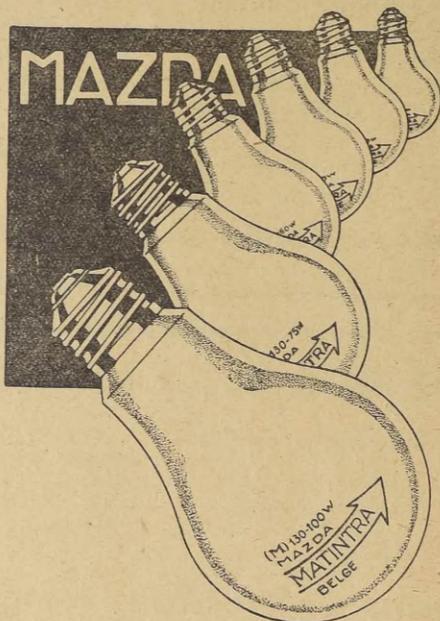
**MATÉRIEL COMPLET** pour Dessin, Peinture, Pyrogravure,  
Pyrosculpture, Cuirs et Métaux, Repoussage, Velouté, Sculpture  
Architecture, Tarso-Plastima, Peinture lumineuse en relief.

La seule maison outillée pour la fourniture des Couvents et Pensionnats

PRIX SPÉCIAUX. — EXPORTATIONS.

Le plus grand choix. — Toutes les nouveautés. 589

# MAZDA



## SOCIÉTÉ HOLLANDAISE DE BANQUE

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

Siège social : 46-48, rue des Colonies, Bruxelles

Filiale de la Banque Jordan & C<sup>ie</sup>, Paris

Toutes opérations de banque; comptes courants et de dépôts; achat et vente de chèques sur tous pays et monnaies étrangères; achat de coupons, gestion de fortunes, garde de titres, vérification de tirages, ordres de bourses sur toutes places; renseignements sur toute valeur belge ou étrangère. Spécialité en valeurs hollandaises, américaines et canadiennes. Derniers renseignements sur valeurs françaises  
Taux d'intérêt actuel en compte à préavis: 4 pour cent.

670.

## Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1163

CAPITAL : frs. 40.000.000

RESERVES : frs. 56.302.943,41

FONDS SOCIAL : frs. 96.302.943,41

Siège Social :

ANVERS, rue des Tanneurs, 35

Tél. N° 302.30-202.91

Siège de Bruxelles

44, Boulevard du Régent, 44

Tél. N° 12 44 97 - 12 84 64

SUCCURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières

Caisse d'Épargne Intérêts 3.60 % : 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

672